

Denis CLARINVAL

CINQ CORDES POUR UNE LYRE



SCÈNE I

POÉSIE COMME TRAVERSÉE DE LA NUIT DU MONDE

HÖLDERLIN

Je marche dans l'ombre que le monde délaisse,
Quand les dieux se sont tus, et que l'âme vacille.
Le poème, fragile, devient torche sans adresse,
Portée dans le vent où l'étoile se profile.
Il faut chanter encore, même quand tout se tait,
Semer dans la nuit des graines de lumière,
Car la parole, même nue, jamais ne cède
Et trace un feu sacré sur la cendre des pierres.

NIETZSCHE

Je ris dans la nuit comme un loup en furie,
Car même le chaos me devient compagnon.
Le monde est un désert, un théâtre sans vie,
Mais j'y plante ma voix comme un couteau profond.
Le poème, pour moi, est un cri d'animal
Qui transperce l'ennui des âmes domestiques,
Un éclair dionysien, un chant brutal
Pour faire sauter la cage des mécaniques.

RILKE

Il y a dans la nuit une douceur étrange,
Un souffle si ancien qu'il semble maternel.
Le poème y chemine comme un ange
Qui caresse la plaie sans en dire le sel.
Je tends l'oreille aux silences des choses,
Je devine le monde dans ses voix les plus lentes.
Le poème est une main dans la pénombre close,
Un geste offert à l'ombre, paisible et sans attente.

TRAKL

Un vent noir me traverse, doux comme un adieu.
Je porte la douleur dans un vase sans fond.
La nuit est ma maison, ma langue et mon feu,
Et le poème, un râle arraché d'un tombeau blond.
Je n'éclaire rien : j'accompagne ce qui tombe,
Je recueille les pas des anges fatigués.
Sous mes mots, une cloche dans l'ombre succombe,
Et la cendre s'élève en silence affligé.

BONAVENTURA

Je suis le fou, le veilleur au bord du gouffre,
Le dernier qui chante quand les dieux se sont tus.
Mon poème ricane, grimace et s'essouffle,
Mais dans son cri tordu résonne un salut.
J'écris dans les marges, les éclats, les brisures,
Je joue de mon cor à l'heure la plus noire.
Car dans le néant, je fonde ma blessure,
Et je ris pour ne pas me laisser choir.

HÖLDERLIN

Les étoiles sont mortes, mais leur lumière court
Encore dans le sang de nos veilles muettes.
Le poème est mémoire d'un très ancien amour,
Et l'ombre y devient hymne à l'âme inquiète.
Je ne cherche pas la fin, mais la traversée,
Le feu qui subsiste quand le monde se dissout.
Et si tout s'effondre, qu'il me soit donné
De dire encore un mot plus fort que le doute.

NIETZSCHE

Que la nuit vienne ! Je l'embrasse en hurlant.
Je ne suis pas l' élu, mais le possédé.
Mon poème est flamme dans le vent hurlant,

Un éclair d'en bas que nul n'a dompté.
L'obscurité n'est pas l'ennemi mais l'origine,
Le lieu d'où jaillit ce qui blesse et guérit.
Je veux que mes vers déchirent les doctrines
Et qu'en chaque abîme résonne un esprit.

RILKE

Je descends dans la nuit comme dans une nef,
Le cœur ouvert à tout ce qui pleure en silence.
Le poème est offrande, non pas un glaive,
Mais une coupe pleine de présence.
Il n'est pas là pour convaincre ni pour fuir,
Mais pour veiller ce qui meurt et renaît.
Il tisse en moi un langage pour souffrir,
Un chant qui tient debout quand le monde se tait.

TRAKL

Le poème est une lampe dans la cave du monde,
Il n'éclaire qu'un pas, puis se meurt dans la brume.
Mais ce pas suffit, et dans l'ombre profonde
Je marche, accompagné d'un silence qui fume.
Il n'y a pas de sens, mais une marche lente,
Un écho de pas dans la neige des âmes.
Et sous la nuit bleue, où tout vacille et tente,
Je grave mes vers sur une pierre sans flamme.

BONAVENTURA

N'allez pas croire que je pleure sans rire !
La nuit est mon théâtre, et j'en suis le masque.
Je grimpe aux clochers pour mieux en descendre pire,
Avec un vers moqueur que le sérieux évacue.
Le poème est cabane construite au bord du gouffre,
Un refuge grotesque d'où l'on voit mieux la nuit.

Je n'ai pas de sagesse, j'ai un rire qui souffre,
Et des mots fêlés, pour des âmes sans bruit.

HÖLDERLIN

Ô nuit divine, où l'oubli devient mémoire,
Où l'homme, dépouillé, retrouve son visage !
Tu me renvoies, toi seule, à la source illusoire
D'un monde disparu sous le poids du langage.
Mais le poème veille, frêle comme une flamme,
Et son chant traverse le silence universel.
Car même muet, il contient toute une âme,
Et s'offre à l'invisible comme un fruit essentiel.

NIETZSCHE

Je ne traverse pas la nuit : je m'y forge !
Chaque étoile morte y brille comme un défi.
Je suis l'enclume, le feu, la forge et la gorge,
Et ma voix dans l'abîme hurle sans répit.
La lumière est une lâcheté quand elle fuit
Les profondeurs où l'âme nue s'arrache.
Je veux un chant qui n'apaise aucune nuit,
Mais qui, par sa rage, l'arrache à son attache.

RILKE

Il y a des nuits si vastes que le cœur s'y noie,
Et pourtant, c'est là que l'on devient un souffle.
Le poème ne rassure pas, il ouvre une voie,
Comme un arbre noir qui croît sous le tumulte.
Je tends mon poème comme on tend une main,
Non pour saisir, mais pour accompagner.
Car il faut dans la nuit qu'un seul mot tienne bien,
Et qu'il dise : "Je suis là, sans savoir, sans juger."

TRAKL

Je n'ai pas de lanterne, seulement une plainte
Que je disperse aux vents sur la lande dormante.
Le poème est blessure, et ma voix l'est aussi,
Un écho d'agonie, une lueur tremblante.
Je vais avec les morts, je les écoute encore,
Et c'est eux qui dictent mes vers pâles et froids.
Je ne cherche rien — mais j'entends, dans le corps,
Le soupir du monde, et j'en fais ma loi.

BONAVENTURA

Je souffle dans mon cor : voilà mon évangile,
Un rôle grotesque qui perce la nuit.
Mon poème claudique, il titube, il oscille,
Mais il va — et c'est là tout le génie.
Quand le monde se tait dans ses vêtements neufs,
Moi, j'écris sur des loques, je joue avec des ombres.
Le drame est total, la farce est sans trêve,
Et dans la nuit je dresse mes cabanes sombres.

SCÈNE II

Poésie de l'incalculable, rejet du rationalisme

HÖLDERLIN

Les dieux ne comptent pas, ils offrent et ils brûlent,
Et la parole ne pèse pas, elle exulte.
Ce n'est pas dans le nombre que la vie s'accumule,
Mais dans l'instant donné, qui déborde et qui insulte.
J'ai vu l'univers choir sous la règle des froids,
Et le cœur humain réduit à des figures mortes.
Mais le poème ouvre, il ne ferme aucune loi :
Il est l'espace même où l'infini s'emporte.

NIETZSCHE

Je crache sur la balance et sur la géométrie :
La vérité s'écrit en sang, pas en calculs.
La poésie n'obéit qu'à sa propre furie,
Elle danse, ivre, sur les ruines ridicules.
Chaque chiffre est un piège, un miroir sans lumière,
Un prétexte à oublier le frémissement brut.
Je veux un chant nu, une secousse première,
Un vers comme une gifle au mensonge en costume.

RILKE

Le monde intérieur n'a ni repère ni nombre,
Il est un lac profond sous des miroirs de feu.
La poésie le boit, le devine dans l'ombre,
Et parle sans savoir ce qu'elle sait un peu.
Je n'explique rien, mais j'embrasse ce qui tremble,
Et dans l'indicible je reconnais mes frères.
Chaque mot est un pas sur une corde qui chancelle,
Et l'âme respire là, loin des lois trop claires.

TRAKL

J'écris depuis la marge, là où tout s'effondre,
Où les formes se brisent dans des lueurs sans nom.
Il n'y a rien à compter, car tout est cendre sombre,
Et le poème en moi n'est qu'une déflagration.
Je fuis la raison comme on fuit une guerre,
Elle tue les visions dans son ordre glacé.
La folie m'offre un chant plus ancien, plus sincère,
Et je m'y perds, comme on rejoint la vérité.

BONAVENTURA

Le rationnel ? Ha ! Une mauvaise farce en cravate !
Un théâtre d'ombres où le sérieux se pavane.
Moi je renverse tout, j'écris sur la patte
D'un chien qui passe, ou dans la poussière profane.
Le poème est un piège que je tends à l'esprit,
Un éclat de rire dans la bouche des morts.
Je ne démontre rien : je grince, je m'enfuis,
Et je peins des grimaces au nez des penseurs forts.

HÖLDERLIN

Quand l'âme s'abandonne à ce qui ne se pèse,
Elle entre dans l'espace d'un dieu sans contours.
Le poème est cet abîme où l'on se déprend à l'aise,
Un feu doux, mais plus vaste que tous les jours.
Il ne prouve rien, il devine la flamme,
Il suit l'éclair qui frappe au-delà des hauteurs.
C'est là que le verbe redevient une lame,
Et que vivre, enfin, cesse d'être une erreur.

NIETZSCHE

Il faut briser la montre et tordre le compas,
Boire le vin du vertige et danser dans l'orage.
La poésie n'obéit pas aux lois d'ici-bas,

Elle arrache aux systèmes leur masque et leur cage.

Le penseur pèse ; le poète fend.

Et dans cette faille, l'esprit reprend feu.

Je veux des vers qui déchirent, qui mordent,

Des vers où l'on chute, en criant : "C'est mieux !"

RILKE

Il y a dans l'erreur une lumière douce,

Dans le flou, une clarté plus profonde encore.

Je ne cherche pas à savoir, mais à m'émouvoir,

À cueillir les éclats de ce qui se repousse.

Chaque poème est un fruit sans peau ni pépin,

Un don qui s'épanche sans raison ni dessein.

Et c'est là que réside sa grandeur véritable :

Il nous rend présents à l'inexplicable.

TRAKL

Je laisse la lumière au seuil, j'entre sans torche,

Et j'écoute les murs respirer l'invisible.

Le poème est un spectre dans la maison torse,

Une voix d'outre-nuit, inintelligible.

Mais c'est cela, vivre : avancer sans mesure,

Aimer le chaos comme une mère fidèle.

Le rationalisme ferme ; moi, j'ouvre la blessure,

Et j'écris avec l'ombre qui m'appelle.

BONAVENTURA

Je compte les grimaces, non les vérités.

Je dresse l'absurde comme un étendard sale.

La poésie, c'est l'art de tout saboter

Avec un sourire qui ruine la morale.

On veut peser le monde ? Qu'ils essaient, ces docteurs !

Moi je pèse les rires, les vertiges, les leurres.

Et dans mon cor de nuit je souffle une musique
Qui rend fou le bon sens et ses dogmes antiques.

HÖLDERLIN

L'incalculable est le pain du poète affamé,
Car seul l'invisible fonde ce qui dure.
Je ne veux plus des formes que la pensée fermait,
Mais de l'ouverture vive, nue comme la brûlure.
Chaque poème est un seuil, une brèche, un appel,
Une clarté sans fond dans la parole obscure.
Et si je doute, que ce doute soit fidèle
À l'éclair qui traverse l'ombre la plus pure.

NIETZSCHE

Tout ce qui s'aligne sent déjà la mort.
Je veux l'éclat, le bond, la danse au bord du gouffre.
Quand la rime devient règle, elle perd son accord ;
Moi je l'arrache à ses chaînes, je l'éprouve.
Un vers doit jaillir comme un cri dans le vide,
Dévaster la syntaxe, rire au nez des censeurs.
Car la vie ne raisonne pas, elle décide,
Et l'art, s'il est grand, ne se soumet à aucune peur.

RILKE

J'avance avec lenteur, au rythme du mystère,
Dans un monde qui fuit le besoin de savoir.
Ce n'est pas l'esprit seul qui voit clair,
Mais le cœur qui consent à ne pas tout pouvoir.
Le poème descend, comme un fruit lourd de sève,
Et dans ses plis, l'on touche à l'éternel sans loi.
Je n'ai pour arme que l'intuition brève,
Et je tends mes mots comme on tend les doigts.

TRAKL

Je vis à la lisière de ce qui n'est plus dit,
Dans les marges que nul discours ne visite.
Le poème me parle en silence, et j'écris
Ce que murmure l'absence, limpide et insolite.
Il n'est de vérité que dans la déroute,
Et ma parole suit les fleuves sans source.
La raison balbutie ; l'angoisse me coûte,
Mais c'est dans ce prix que je trouve la course.

BONAVENTURA

Je suis l'accident dans la chaîne logique,
L'interstice joyeux où tout s'effondre.
Mon vers est une farce, une tique
Sur le flanc du sérieux qui veut répondre.
Car pourquoi répondre ? Le rire est plus sage !
Et l'éclat absurde, plus vrai que le poids.
Je jette mes mots comme on jette un outrage,
Et c'est là mon royaume, mon poème, ma foi.

SCÈNE III

Poésie de la profondeur, de l'immanence

HÖLDERLIN

Je suis descendu au fond du chant, là où le silence
N'est plus absence, mais résonance d'un autre monde.
Tout y vibre, tout y tremble dans l'ombre dense,
Et la parole se fait source, lente, profonde.
Rien ne monte au ciel qui n'ait d'abord touché la terre,
Le poème s'ancre dans l'épaisseur des choses,
Il ne fuit pas le réel : il en épouse la chair,
Et fait du moindre souffle une rose.

NIETZSCHE

Il faut fouiller sous la surface lisse,
Briser la croûte morale, cracher sur le vernis.
L'immanence est un feu, une bête qui glisse,
Pas un concept qu'on polit comme un nid.
Je veux des vers comme des coups de pioche,
Des vers qui saignent et grognent sous la peau.
Car l'abîme ne pense pas — il approche,
Et nous vivons en lui, sans drapeau.

RILKE

Chaque chose contient plus qu'elle ne montre.
La pierre a une âme, si l'on sait s'y taire.
Et même l'insecte, dans sa danse, affronte
Le mystère muet de l'éphémère.
Je cueille ce qui est, sans chercher à fuir,
Et le poème me lie à chaque être.
Non pas par idée, mais par le soupir
Qui fait d'un mot une fenêtre.

TRAKL

Je n'ai jamais cru à l'ailleurs flamboyant,
Mais au gris, au froid, à la clarté souillée.
C'est là que l'esprit descend, lentement,
Dans les couloirs où les âmes sont mouillées.
Le poème n'élève pas, il creuse ;
Il racle la terre, il boit les eaux mortes.
Et ce qu'il exhume, ce n'est pas une feinte ruse,
Mais la douleur ouverte, sans porte.

BONAVENTURA

Là où les autres cherchent des hauteurs,
Moi, je ris dans la cave, à la lueur vacillante.
L'immanence, c'est la farce des profondeurs,
La chair, le vin, la folie ricanante.
Je fais parler les tripes et les pierres,
J'écoute le pet, le râle, la boue qui rit.
Car la vérité descend des paupières
Et chuchote : « Ici, tout est dit. »

HÖLDERLIN

Le divin n'est pas au ciel : il est dans l'arbre,
Dans la main qui donne, dans le cœur qui bat.
Je n'ai rien cherché d'autre que cette écorce,
Où la lumière s'incarne sans éclat.
Le poème est ce lien muet entre deux souffles,
Un fil d'or dans la pâte du réel.
Il ne console pas — il essouffle,
Mais rend sacré ce qui est mortel.

NIETZSCHE

Ils veulent des ailes : moi, je mange la boue.
Je mâche la glaise, j'en fais des aphorismes.
Le sol me parle, rugueux, sans tabou,

Et m'enseigne l'ivresse, loin des catéchismes.
L'immanence est l'orgie du vivant,
Un chaos splendide sous la raison peureuse.
Et le poème, s'il est puissant,
Répand le rire dans la chose sérieuse.

RILKE

Rien n'est petit, rien n'est indigne du chant.
Chaque chose veut être nommée, doucement.
Le poème ne grimpe pas, il descend,
Et touche ce qui saigne lentement.
Même une tasse brisée contient un ciel,
Et je tends l'oreille à ce fracas muet.
Car tout ce qui existe est essentiel,
Et le poème le sait.

TRAKL

Je suis un fils du réel, mais en ruine,
Un hôte des greniers, des grisailles.
Le poème est une étreinte maligne,
Un couteau lent dans la paille.
Ce qui est là, nu, sans ornement,
Voilà ce que j'écoute, voilà mon empire.
Et dans le rôle d'un vent,
Je sais que le monde respire.

BONAVENTURA

Le réel ? Je le prends par le col, je le saoule.
Je l'oblige à danser sur une jambe,
Et s'il tombe, je ris, et lui joue
Un air de cor sur ses restes, sans langue.
L'immanence, c'est mon théâtre, ma boue,
Où je joue à Dieu avec des os.

Et si le monde pue un peu trop,
Je lui mets un masque — et c'est beau.

HÖLDERLIN

Rien n'est plus haut que ce qui est proche.
Là est la vérité nue, l'absolu sans éclat.
Le poème est ce fruit que le jour décroche,
Mais dont l'arôme vient de très bas.
La profondeur n'est pas une chute,
C'est une racine, une adhésion.
Je chante la poussière, la lutte,
Et j'y trouve la lumière en prison.

NIETZSCHE

Qu'on m'apporte l'argile ! J'y tremperai mes vers.
Pas d'éther : je veux des nerfs.
Le poème ne sert pas à s'évader —
Il enfonce, il descend, il fend les idées.
On m'a dit : « Tu blasphèmes ». J'ai dit : « Je crée ».
Et dans ce sol que j'ai remué,
J'ai trouvé plus de dieux que dans les cieux.
Et tous riaient : ils étaient poussiéreux.

RILKE

Je parle aux choses comme à des êtres,
Et parfois elles me répondent — si bas.
Un pain, un manteau, une lampe muette,
Ont plus de profondeur qu'un débat.
Le poème est la main sur l'épaule du monde,
Une étreinte lente, sans fracas.
Il ne juge pas, il sonde,
Et dit : « Tu es là. Et c'est déjà ça. »

TRAKL

Là où l'homme passe sans rien voir,
Moi, je m'arrête — il y a là un cri.
Le poème est un regard noir,
Un silence qui contient un incendie.
Ce monde est trop plein de surfaces,
Je cherche les failles, les ombres.
Car la profondeur est une trace
Qu'on devine, à genoux, dans la pénombre.

BONAVENTURA

Je crache dans le puits pour entendre l'écho.
Et ce qui remonte, je le chante, sans honte.
L'immanence est une blague à l'eau,
Mais moi j'en fais des vers à la fonte.
La terre est bête ? Tant mieux ! Elle rit.
Le poème, c'est l'idiot qui voit clair.
Et dans le foutoir infini,
Je fais danser l'univers à l'envers.

SCÈNE IV

Poésie de l'obscur, de la souffrance et du désenchantement

HÖLDERLIN

Il est des heures où même le chant se brise,
Où l'ombre monte en nous comme une marée.
Le monde devient pierre, le ciel s'épuise,
Et la parole ne trouve plus son entrée.
Pourtant, dans l'ombre, le poème s'allume,
Comme un feu secret qu'on garde sous la cendre.
Il ne console pas, mais il consume,
Et dans le néant, fait un lieu pour attendre.

NIETZSCHE

Le rire s'est figé ; le masque est tombé.
Ce que je vois, c'est la grimace du monde,
Ses dieux crevés, ses croyances vidées,
Sa lumière sale qui vacille et gronde.
Je ne cherche plus à croire, mais à rugir,
À déchirer la nuit avec mes crocs.
Car c'est là, dans le cri, dans le soupir,
Que le poème survit, même s'il est trop.

RILKE

Il n'est rien de plus vaste que le silence
Quand l'âme pleure sans pouvoir expliquer.
C'est dans ce gouffre que naît la présence,
Un poème faible, mais qui sait s'échouer.
Je n'ai pas fui la peine — je l'ai priée,
Je l'ai prise en moi comme une amante sévère.
Et c'est dans sa nuit que j'ai nommé
Ce qui tremble encore au fond de la lumière.

TRAKL

Tout est trop tard ici. Tout penche vers l'oubli.
Le monde parle bas dans un langage mort.
La nuit a déposé son vin pâli
Dans mes veines, et j'avance sans port.
Mais j'écris, pourtant, dans cette boue,
Je trace des lettres sur des cadavres frais.
Et la poésie, douce et trouble roue,
Tourne malgré les plaies, malgré l'arrêt.

BONAVENTURA

Ah ! que les étoiles tombent, qu'elles crèvent !
Je boirai leur lumière comme on boit du fiel.
L'univers est un canular, une trêve
Avant le grand rire, le saut dans le ciel.
Je n'ai pas peur du mal, je le tutoie.
Et dans l'obscur, j'ai planté mes gags.
Car même au fond du pire, il y a
Un souffle d'absurde qui mord et drague.

HÖLDERLIN

Le chant ne vient pas de la joie tranquille,
Mais de ce qui gémit au creux du cœur.
Là où la peine devient fertile,
Et donne des fruits d'une sombre couleur.
J'ai vu des jours sans lumière, sans trêve,
Mais la poésie, patiente, m'a tenu la main.
Elle est sœur de l'attente, sœur de la grève
Où viennent mourir les éclats du matin.

NIETZSCHE

J'ai regardé l'homme en face, sans mensonge,
Et j'y ai vu la laideur et la faim.
Pas de grandeur dans ses longs songes,

Mais des restes de dieux mâchés sans fin.
Je ris de cette misère, mais je saigne,
Car le désespoir aussi a ses armes.
Et mes poèmes, s'ils grondent ou baignent,
Ont tous trempé dans la même larme.

RILKE

C'est dans la chute qu'on entend vraiment,
Quand les murs craquent, que le nom se tait.
Le poème naît d'un effondrement,
Comme un chant qui monte du regret.
Je ne veux plus guérir — je veux accueillir
Ce qui tremble en moi comme un éclat d'hiver.
Et c'est à genoux que j'écris, à souffrir,
Car seul l'abîme fait lever la lumière.

TRAKL

La douleur est mon alphabet. Je la lis
Sur les murs, sur les visages en détresse.
Chaque mot est un cercueil qui nuit,
Et le vers, un cimetière sans promesse.
Je vis parmi les fous, les perdus,
Les bêtes mortes, les enfants sans sommeil.
Et je tisse avec leurs cris confus
Un chant funèbre où respire le soleil.

BONAVENTURA

Je fais du grotesque avec les restes,
Du sacré avec un os de travers.
Mon poème est un bouffon en liesse
Qui crie sous les voûtes de l'univers.
Je bois l'angoisse dans un crâne vide,
Et je la recrache en comédie noire.

Car dans l'obscur, tout devient limpide :
Il suffit de rire assez fort pour y croire.

HÖLDERLIN

Même brisé, l'arbre chante sous le vent.
Et moi, pareil, je compose dans l'orage.
Le poème est un refuge tremblant,
Un feu fragile dans un monde en naufrage.
Mais je crois encore, malgré le glas,
Que la beauté n'est jamais tout à fait morte.
Et qu'à travers la nuit, tout bas,
Quelqu'un — peut-être — entend ma porte.

NIETZSCHE

L'ombre est mienne, je l'ai prise au berceau.
Elle m'a élevé comme un chien errant.
Le désespoir, c'est mon manteau,
Mais j'y couds des vers en hurlant.
Qu'on ne parle plus de rédemption !
La poésie n'achète aucun salut.
Elle est cri, malédiction,
Et dans ce cri je suis absolu.

RILKE

Les anges se taisent quand l'homme tombe.
Mais moi, je reste. Je veille. J'inscris.
Le poème est cette lampe dans la tombe,
Un rien de feu dans l'éternel oubli.
Je ne cherche pas à sauver,
Mais à garder mémoire du naufrage.
Et même si tout est brisé,
Mon vers éclaire ce paysage.

TRAKL

Tout s'effondre, mais j'écoute encore,
Le rôle du monde dans ses draps sales.
Il reste un mot sous chaque mort,
Un mot, un souffle, une étoile pâle.
Je les recueille avec mes mains tremblantes,
Je les berce dans mes poèmes funèbres.
Car même dans l'horreur vacillante,
Le chant s'élève, pierre après pierre.

BONAVENTURA

Rideau ! Le monde saigne — applaudissez !
Je fais du poème un théâtre fêlé.
Entre les débris, je viens danser,
Et mordre les dieux qui m'ont trop parlé.
Je suis le veilleur du cirque vide,
Le clown triste, le fou éclairé.
Et si la nuit est vraiment limpide,
C'est qu'elle a appris à pleurer.

SCÈNE V — Poésie de l'incarnation, de la chair

HÖLDERLIN

Je ne crois plus aux idées sans demeure,
Aux mots glacés qui n'ont touché personne.
Le poème est un corps — qu'on le déchiffre
Par ses souffles, ses plaies, ses sueurs d'homme.
Il bat, il vibre, il saigne avec le monde,
Et s'offre à qui sait le prendre sans gants.
Il faut descendre, non fuir, ni feindre :
Toute lumière vraie vient de la terre chaude.

NIETZSCHE

Le verbe doit sentir la bête, le muscle,
Il doit suer comme un cheval qui remonte l'arène.
J'écris avec mes nerfs, mes tripes, ma voix,
Et j'écrase les spectres de l'abstraction vaine.
Car c'est dans la chair que l'esprit s'enflamme,
Dans le cri cru, dans l'étreinte, dans la morsure.
Il n'y a de poésie que dans l'orgasme du sens,
Quand le mot palpite comme un cœur sans armure.

RILKE

Je veux un mot qui s'ouvre comme une bouche,
Qui respire, qui pleure, qui embrasse.
Le poème est une peau qu'on effleure,
Un torse nu livré au vent du monde.
Je suis las des pensées sans visage,
Des formes lisses, des rimes froides.
Je veux que chaque vers contienne un souffle,
Et qu'il meure au bord d'un frisson d'épaule.

TRAKL

Mon chant est fait de sang, de salive,
De la sueur d'un être qui vacille.
J'ai besoin de la chair pour écrire,
Des lèvres bleues, d'un bras, d'une pupille.
Car tout poème est une tombe en vie,
Un cadavre chaud qui murmure encore.
Je me penche, je l'écoute, il délire,
Et je note son râle comme un trésor.

BONAVENTURA

Le poème pue parfois, et tant mieux !
Qu'on cesse de le parfumer à l'encens.
Qu'il sente la bière, le foutre et la fièvre,

Qu'il grince comme une rotule cassée.
Je suis de la race qui lèche les plaies,
Qui mange avec les doigts, qui crie au ventre.
Car c'est là que tout commence, et finit :
La poésie, c'est la farce du corps en feu.

HÖLDERLIN

Le pain partagé, la coupe levée :
Voilà les gestes dont naît la parole.
Le verbe n'est pas un spectre de pensée,
Mais une offrande, une hostie, une épaule.
Quand je dis « monde », je pense à la gorge,
À la bouche qui dit tout sans trahir.
Le poème est un temple sans clocher,
Mais avec des mains pleines de désir.

NIETZSCHE

Je hais les poèmes qui n'ont pas de sexe,
Qui flottent au-dessus des vivants comme des dieux morts.
Je veux un chant qui cogne dans les tempes,
Qui blesse, qui pénètre, qui tord.
Chaque mot doit être une chair déchirée,
Un souffle court, une pupille en feu.
Le vers n'est grand que s'il a transpiré,
Si l'on sent qu'il a baisé sous les cieux.

RILKE

Écoute : le monde touche, il ne pense pas.
Il caresse, il frappe, il presse doucement.
La poésie, c'est l'art d'enregistrer la peau,
Ce qui s'y grave sans cris ni serments.
J'ai voulu qu'un seul mot dise un corps,

Qu'un vers contienne une larme qui coule.
Et dans ce frisson — profond et discret —
J'ai mis tout l'univers à genoux.

TRAKL

Il faut pleurer la chair pour en écrire,
La pleurer comme on pleure un frère tombé.
Je ne parle pas : je saigne des vers,
Je les laisse s'écouler comme des plaies.
Chaque image est une blessure ouverte,
Chaque strophe un cadavre qu'on aime.
Mais je sais : c'est ainsi que ça parle,
Et que le silence, soudain, devient poème.

BONAVENTURA

Viens, lis-moi sous la langue, là où ça frotte !
J'ai écrit des vers avec mes dents, mes reins.
Le sublime ? Je le trouve dans une bosse,
Un bouton d'acné, un rot qui fait lien.
Je suis le fou qui renifle l'existence
Et en fait des sonnets qui transpirent.
Car même la honte a sa poésie,
Et le grotesque est une chair qui soupire.

HÖLDERLIN

Tout ce qui chante naît d'une blessure.
Il faut une faille pour laisser passer l'âme.
Et dans la chair — oui, dans la déchirure —
Le poème jaillit, pur comme une flamme.
Je ne veux pas d'un mot qui flotte sans racine,
Mais d'un mot nourri de sel, de pain, de vin.
Car vivre, c'est porter son corps en poème,
Et mourir, c'est écrire une strophe enfin.

NIETZSCHE

Donne-moi des vers qui sentent la poussière,
Le sperme, le fiel, la sève et la sueur.
Je veux un poème qui boxe, qui cogne,
Qui entre dans la bouche avec fureur.
Les idées ? Oui, mais qu'elles brûlent !
Sinon, qu'elles crèvent dans l'oubli sec.
Moi je chante ce qui hurle dans l'os,
Ce qui fait vibrer le sexe du monde.

RILKE

J'ai écouté mon corps comme on écoute un dieu.
Je l'ai suivi jusque dans ses abandons.
Le poème, c'est la respiration d'un cœur,
Un souffle qui hésite, puis répond.
Il n'y a pas d'âme sans présence,
Pas d'éternité sans poids du jour.
Et le vers est cette trace incarnée
D'un frisson qui cherche encore l'amour.

TRAKL

Quand je touche la mort, c'est la chair qui me parle.
Elle me dit ses secrets, ses terreurs douces.
Je prends tout, je n'écarte rien :
Ni le pus, ni la beauté, ni les bouches.
La poésie, c'est l'odeur du monde en ruine,
Mais qu'on aime encore, qu'on lèche et qu'on boit.
Car même la décomposition murmure
Un chant qu'on ne peut pas ne pas croire.

BONAVENTURA

Finalement, on n'écrit qu'avec les tripes,
Et tant pis si ça déborde, si ça pue.
Le verbe n'est noble que s'il éclabousse

Et qu'il ose finir dans une flaque nue.
Je n'ai jamais cru aux vers bien tenus :
Je préfère ceux qui beuglent ou qui bandent.
Car la chair est notre unique encre,
Et le poème, un corps qui nous demande.

SCÈNE VI

Poésie du vacillement, de la déchirure, de la déflagration et de la chute

HÖLDERLIN

Je suis tombé dans l'éclair d'un monde disloqué,
Et l'azur s'est fendu comme un fruit trop mûr.
La lumière, jadis douce, frappe sans pitié,
Et l'hymne ancien chancelle, muet, dans le mur.
Ma langue, ivre de feu, cherche un chant debout,
Mais l'âme glisse, vacille, entre brisure et feu.
O poésie, tu saignes là où le monde est flou,
Et dans ta plaie, un dieu bafoué regarde les cieux.

NIETZSCHE

Il faut chuter, craquer, rompre l'ossature.
La beauté vient après le fracas de l'être.
Je veux des mots qui déchirent la structure,
Des cris qui brûlent les temples et font naître
L'abîme — oui ! qu'il s'ouvre comme un livre
Que seul un fou peut lire sans se briser.
Car l'homme ne grandit qu'en se voyant ivre
De sa propre fin, riante à l'orée du baiser.

RILKE

Je tremble à chaque seuil. Rien n'est tenu.
Tout penche. Même le cœur devient ruine.
Une faille douce s'ouvre en l'inconnu,
Et l'on s'y perd comme un souffle dans la bruine.
La chute ne fait pas toujours de bruit,
Elle est lente, étale, pareille au consentement.
Mais dans le silence d'un monde qui fuit,
Le poème devient ce qui chute lentement.

TRAKL

L'ange est tombé sur les marches du soir,
Et son aile souillée tremble dans la poussière.
J'écris à même la chute, là où tout s'égare,
Dans l'écho des pas perdus sur la pierre.
Les visages s'effacent. Le cri devient forme.
Et l'étoile elle-même vacille au fond du puits.
Le poème est un corps qui s'effondre et s'endorme
Dans le vin noir que l'oubli verse sans bruit.

BONAVENTURA

Ah ! qu'on glisse, qu'on tombe, qu'on s'éparpille !
C'est dans la faille que l'on rit le plus fort.
Quand tout s'écroule, je joue la vieille quille,
Et je clame : "Ô chute, sois mon réconfort !"
Le monde s'effondre ? Tant mieux, disons farce !
Car même l'abîme a ses entrées de théâtre.
Le poème, c'est le rire qui perce la carcasse,
Et la grimace d'un clown dans le feu d'une jatte.

HÖLDERLIN

Je sens dans mes vers la lente désagrégation
Des sphères antiques que nul ne chante plus.
La parole se brise comme une oraison,
Et l'on n'entend qu'un silence rugueux et nu.
Mais dans l'éclat d'un mot tombé de haut,
Il y a encore l'écho d'un monde sauvé.
Je vacille, mais j'avance — sur le dos
D'un vers éclaté, d'un feu non achevé.

NIETZSCHE

Chute après chute : ainsi monte l'esprit.
Il faut tomber mille fois pour danser droit.
L'homme n'est grand que s'il brûle ce qu'il fuit,

Et se jette dans l'abîme avec foi.
Le poème n'est pas une prière timide,
Mais une guerre sainte contre la forme.
Je veux du sang dans les strophes, du vide,
Et qu'un dieu y hurle, entre loup et norme.

RILKE

Je porte en moi la chute comme un secret,
Un lent effondrement que je ne dis pas.
Le poème, fragile, tient à un fil discret,
Suspendu entre l'absence et le trépas.
Mais il scintille — oh, faiblement — dans l'ombre,
Et son frémissement suffit pour exister.
C'est la fissure qui féconde le nombre,
Et la perte seule qui sait aimer.

TRAKL

Il neige de la cendre sur les collines noires,
Et les voix anciennes se tordent dans le vent.
Chaque vers est un vertige, une mémoire,
Un râle que j'écris dans le sang.
Le poème tombe avec les feuilles mortes,
S'éparpille sur la nappe d'un soir sans nom.
Il est l'enfant triste qu'aucune mère n'apporte,
Et le frère perdu de l'abandon.

BONAVENTURA

Tout fout le camp ? Rions-en comme des damnés !
La chute est un luxe dans ce monde plat.
Moi, je vacille avec panache, le nez
En l'air, défiant le ciel qui ne répond pas.
Le poème ? Une bombe déguisée en lyre,
Un feu d'artifice dans le salon du réel.

Qu'il explose ! Et que dans ce délire
On entende au moins une vérité essentielle.

HÖLDERLIN

Sous les cendres du chant brûle encore une étoile,
Un reste d'hymne qu'aucun dieu n'a repris.
Je titube dans la nuit, mais la voix est loyale,
Elle s'élève même au bord de l'oubli.
Le poème est chute, certes, mais il relie
Ce qui tombe à ce qui se redresse ailleurs.
Par le vacillement naît une étrange harmonie,
Et la douleur s'ouvre comme une fleur.

NIETZSCHE

Tout poème est un effondrement glorieux,
Un sabbat d'images, un feu d'artifice noir.
Je veux que chaque mot soit dangereux,
Qu'il claque comme un fouet sur le savoir.
Plus on tombe, plus on se rapproche du sol,
Et c'est là, dans la poussière, que gît le sens.
Le poète est un prophète aux ailes folles,
Qui danse sur les braises de l'absence.

RILKE

Je vacille à chaque mot que j'ose écrire,
Mais dans l'instable réside la foi nue.
C'est le cœur qui chute, non pour fuir, mais dire
Qu'il ne tient qu'à l'amour de ne pas se rompre plus.
Le poème tient debout par sa tendresse,
C'est un éclat de porcelaine sauvé du fracas.
Il brille non pas d'éclat, mais de faiblesse,
Et sa fragilité seule fait qu'on y croit.

TRAKL

Je descends encore, lentement, dans la stupeur,
Vers les cryptes où les anges perdent leur nom.
Un vers y flotte comme un lambeau de l'horreur,
Et s'accroche aux murailles d'abandon.
Le poème est cette chute prolongée
Qui n'en finit plus de chercher un sol.
Mais dans ce vertige, il a su prolonger
L'éclat obscur d'un monde sans parole.

BONAVENTURA

Vous tombez ? Faites-le avec panache, messieurs !
Moi, je chante en dégringolant l'escalier du sens.
Le poème est une pirouette d'un dieu
Bourré, qui rit de son impuissance.
Chuter, c'est exister enfin sans pose,
Sans cravate, sans théorie, sans programme.
Et quand tout s'effondre, je propose
De faire du gouffre une scène, et du rien une flamme.

SCÈNE VII

Poésie comme dépouillement

HÖLDERLIN

Je me défais du chant comme on quitte un manteau,
Trop lourd pour l'aube nue qui réclame silence.
Plus rien ne brille — que la source et son écho,
Et l'ombre que projette une simple présence.
Poète, tu n'as pas de nom : tu n'es qu'écoute
À l'endroit où le monde se retire, muet.
C'est dans la perte que l'être trace sa route,
Et que l'âme, dépouillée, devient secret.

NIETZSCHE

Je déchire les peaux, j'arrache les armures,
Je veux la chair vive, sans masque, sans décor.
La poésie ne commence qu'à l'instant pur
Où l'on n'a plus rien, même pas un trésor.
J'ai jeté mes idoles, brûlé mon passé,
Et sur les cendres, j'ai dansé comme un feu.
Car le dépouillement est une liberté
Que seuls connaissent les hommes silencieux.

RILKE

Ô dépouillement, lent travail d'un amour vrai,
Qui n'emporte rien, mais veille sur ce qui reste.
Le poème est ce fruit dont on ôte la chair
Pour n'en garder que le noyau qui proteste.
Tout ce que j'ai perdu m'éclaire aujourd'hui,
Et j'apprends à nommer sans vouloir saisir.
Il faut devenir pauvre, en toute poésie,
Pour entendre enfin ce qui refuse de dire.

TRAKL

La lumière recule et laisse place à l'ombre,
Et dans cette nuit, je me dépouille aussi.
Je ne garde que les cris qui s'effondrent,
Les couleurs ternes, les visages obscurcis.
Le monde n'a plus de parure ni d'orgueil,
Il mendie, il gémit, il se ronge de froid.
Et moi, dans le vent, j'arrache feuille après feuille
Le langage inutile, jusqu'à la voix.

BONAVENTURA

Qu'on m'enlève le masque, le nez, la parole,
Je suis plus drôle encore quand je suis sans rien.
Le dépouillement ? Ma farce la plus folle :
Je n'ai même plus le droit d'avoir un destin !
Je jette mon habit de bouffon dans le feu,
Et sous le rire, il ne reste qu'un soupir.
La poésie, c'est mourir un peu mieux
Chaque soir, sans costume et sans avenir.

HÖLDERLIN

Ce n'est pas en criant qu'on touche à l'éternel,
Mais en se taisant quand le cœur est blessé.
Le poème se creuse comme un puits mortel
Où le ciel descend lentement s'abreuver.
À force d'enlever, il ne reste qu'un chant,
Si mince qu'il tremble à chaque syllabe.
Et pourtant, c'est là que naît doucement
Le sacré, vêtu d'un souffle ineffable.

NIETZSCHE

Tu veux voir le vrai ? Jette ta lumière !
Elle aveugle. Il faut descendre à tâtons.
Le dépouillement, c'est fuir la chimère

D'un monde plein. Non. Il n'y a que le fond.
Là, dans la caverne nue de ton esprit,
Où plus rien ne te flatte, ni ne te protège,
Tu écris — non pas pour être compris —
Mais parce que tout hurle sous ton piège.

RILKE

L'art n'est pas ornement, mais effacement.
C'est l'usure des mots contre l'invisible.
Je n'ajoute rien, j'enlève lentement,
Et je laisse parler le silence indicible.
Une rose se tient là, presque oubliée,
Et pourtant son nom suffit à raviver
L'infini. C'est cela que je veux donner :
Ce qui survit quand tout semble s'effacer.

TRAKL

Je suis nu dans la chambre où les morts reviennent,
Et le poème est ma seule couverture.
Il ne cache rien, pas même ce qui gêne,
Et montre les os sous la peinture.
J'ai ôté mes gestes, mes prières, mes lois,
Pour n'être qu'un souffle errant sur la neige.
Le dépouillement fait entendre une voix
Que nul orgue n'imité, et que rien n'assiège.

BONAVENTURA

Vous parlez de silence ? Je le mime aussi,
Avec des grimaces pleines de clarté.
Je suis l'homme sans nom, l'écho, le souci
Qui se dépouille en ricanant de sa beauté.
Ce qu'on prend pour un masque est ma vraie face,
Et ce rire final, c'est mon dernier chant.

Car je n'ai plus rien — sauf peut-être la grâce
De dire sans fard : tout manque est éclatant.

HÖLDERLIN

Quand tout s'efface, le verbe devient prière,
Et l'on touche enfin ce qui ne se possède.
Le poème ne parle plus, il espère,
Il respire au rythme d'une absence tiède.
C'est le chant d'un homme nu face au matin,
D'un frère égaré sous l'arche des étoiles.
Et l'on n'entend plus que le murmure lointain
D'un monde qui survit dans ses propres voiles.

NIETZSCHE

Je suis tombé jusqu'au fond de ma cendre,
Et là j'ai vu briller ce qui n'a pas de nom.
Le moi n'est rien qu'un masque à désapprendre,
Une grimace peinte sur le front des démons.
Quand il n'y a plus rien, commence la danse :
Un tourbillon d'or au cœur du gouffre noir.
Le poème est cette chute, cette transe,
Où l'on renaît sans visage, sans miroir.

RILKE

Il faut beaucoup d'amour pour devenir si pauvre,
Pour oser dire peu, mais que cela demeure.
J'ai longtemps fui ce seuil — ce point où l'on s'ouvre —
Mais l'ombre m'a appris à vivre sans demeure.
Maintenant je tends la main vers l'invisible,
Vers ce qui parle bas dans le creux du jour.
Le poème est ce geste, infime et fragile,
Qui donne tout, sans jamais faire le détour.

TRAKL

Ce qu'il me reste ? Une voix dans la poussière,
Un goût de sang sur la langue des vivants.
Je marche au bord des mots, la chair légère,
Et j'efface mon nom sous le vent.
Chaque strophe est un cercueil de silence
Où je couche mes visions désolées.
Mais parfois une fleur noire y commence,
Et c'est cela, peut-être, exister.

BONAVENTURA

Je me tiens sur la scène, nu comme un fou,
Et je tends ma main pleine d'air aux passants.
Le poème est une farce, un trou,
Une absence qu'on enrobe de rires puissants.
Je donne tout, surtout ce que je n'ai pas,
Et mes mots sont des habits trop grands.
Mais qui sait ? Dans ce théâtre sans tracas,
Le dépouillement est peut-être éclatant.

SCÈNE VIII

Poésie comme dépossession

HÖLDERLIN

Ce que je fus, je l'ai laissé à l'ombre du cyprès,
Car l'âme n'entre nue que dans l'éclair du monde.
Le poème n'est pas ce qu'on sait, mais ce qu'on tait,
Un abri de silence où l'être profond sonde.
Je me déleste, mot après mot, de moi-même,
Et l'écriture me dépouille jusqu'à l'invisible.
Ce qui reste ? Une musique, ou un poème,
Qui ne vient pas de moi, mais d'une source indicible.

NIETZSCHE

Celui qui écrit pour se remplir est un traître,
Car seul celui qui perd peut donner sans retour.
Je suis le fou qui jette la lyre dans le théâtre,
Et la flamme me consume jour après jour.
La poésie est un vol, un exil, une perte,
Une main tendue vers ce qui se retire.
Je crache l'ego comme une boue trop verte,
Et ce qui parle alors, c'est le feu du délire.

RILKE

Tout ce que j'aime me quitte, et me fait plus vaste,
Comme la mer qui s'éloigne en laissant l'éstran.
Je n'écris pas pour garder, mais pour que cela passe,
Comme passe un regard, un son, un enfant.
Ce qui m'est pris est le vrai don reçu,
Et le poème n'est qu'une mue, une éclipse.
Il faut perdre pour écouter le battement nu
Du monde, quand il se glisse entre les plis des lèvres.

TRAKL

Je ne possède rien, sinon cette douleur,
Ce chant errant qui monte d'un cimetière.
Chaque vers m'éloigne davantage du cœur,
Et la lumière se défait dans ma prière.
La poésie est un tombeau où je dépose
Ce que j'étais avant que l'ombre ne me prenne.
Il ne reste qu'un cri, une rose,
Et le vent qui traverse mes veines pleines.

BONAVENTURA

Je me suis vidé dans tant de masques fendus,
Que je ne sais plus si je suis encore le rire.
Mais c'est bien cela, le geste attendu :
Offrir du vide et en faire un empire.
La poésie ? Une arnaque sublime,
Un tour de passe-passe sans trésor au fond.
Mais parfois, dans l'absence ultime,
Une vérité ricane dans le néant profond.

HÖLDERLIN

Je ne suis rien qu'un souffle dans les feuilles,
Un reflet dans la rivière, une clarté brève.
Le poème se forge quand tout accueil
Devient abandon — une main qui s'élève.
J'ai renoncé à l'idée de posséder le ciel,
Je le contemple sans le vouloir saisir.
Et c'est là que le chant devient réel,
Quand il ne veut plus rien dire, que s'ouvrir.

NIETZSCHE

Je vous ai tout donné, jusqu'à ma propre voix,
Et même celle-ci n'est plus qu'un écho fou.
Le poème est un cri qu'on laisse à l'effroi,

Une torche qu'on jette dans le vide en dessous.
Il ne reste rien de moi dans mes vers en cendres,
Sinon la force obscure d'un dieu dissous.
Car le vrai poète est celui qui se désapprend
Et meurt à chaque mot qu'il ose, debout.

RILKE

Je suis l'hôte d'une chambre sans porte,
Et j'y prie les absences comme on prie Dieu.
Le poème ne vient qu'aux âmes mortes,
Celles que la vie a quittées un peu.
Plus j'écris, moins je suis, et c'est cela
Qui m'ouvre enfin au tremblement du monde.
C'est quand le "je" se fond dans l'au-delà
Que la parole devient ronde.

TRAKL

Je me suis perdu dans des paysages vides,
Et c'est là que les morts m'ont parlé.
Le poème est un lieu sans murs, sans guide,
Un cimetière où les souffles veulent danser.
Je n'ai plus de nom, plus de visage à porter,
Seulement cette langue sans patrie ni loi.
Et c'est peut-être cela, la vérité :
Être traversé sans fin par ce qu'on ne voit.

BONAVENTURA

Dépossession ? Je n'ai jamais eu grand-chose,
Sinon l'art d'en rire et de tout faire valser.
J'ai jeté mes valises, mes dieux, mes proses,
Et il ne me reste qu'un vieux rire froissé.
Mais c'est dans le rien que le vrai luxe s'invente,
Et le poème est un saut sans parachute.

Je suis le mendiant de l'éclat, l'impuissant
Qui, par miracle, fait parler la chute.

HÖLDERLIN

L'âme la plus pleine est celle qui ne retient rien,
Et chaque vers, en moi, creuse une clairière nue.
Je laisse derrière moi l'or, les contours, les liens,
Et je marche vers l'être sans nom, sans tenue.
Le poème ne me ressemble plus, il m'échappe,
Comme un fruit tombé dans une nuit sans fond.
Mais c'est là que je reconnais ma plus haute grâce :
Être effacé par ce que j'ai nommé profond.

NIETZSCHE

Je suis tombé si bas que j'y ai vu la lumière,
Non celle qu'on vénère, mais celle qu'on encaisse.
Dépouillé de mes idoles, de mon nom, de mes guerres,
J'ai ri : le rien est un vin que je laisse.
Tout ce que j'écris désormais est hors de moi,
Et cela seul me rend digne du feu.
Car le poète vrai est ce gouffre sans loi
Où l'on perd tout pour devenir mieux.

RILKE

Un jour, je n'aurai plus de mots — et ce sera juste.
Je me tairai, comblé de ce silence d'avant.
Car écrire, c'est perdre en beauté ce qu'on ajuste,
Et n'offrir au monde qu'un frémissement.
Je ne suis pas maître de mes chants, ni leur source,
Je suis l'ombre qu'ils traversent en tremblant.
Quand je disparais, le poème s'amorce,
Comme l'éclair jaillit d'un ciel absent.

TRAKL

L'effacement est ma langue, le néant mon livre,
Et ce qui reste est un chant que la mort prolonge.
Je n'ai plus d'origine, plus de rive,
Mais mon âme flotte dans l'encre des songes.
Poésie, tu es l'exil de ma chair,
L'écho d'un cri qui se fait brume.
Je donne tout ce qui me fut cher
Pour écrire une lumière posthume.

BONAVENTURA

Je suis celui qui a tout oublié exprès,
Pour mieux accueillir ce qui n'a pas de nom.
Mon poème n'est qu'un rire aux reflets secrets,
Un miroir où l'absurde trouve raison.
Tout m'échappe, et c'est ça le chef-d'œuvre,
Cette béance qu'aucun sens ne comble.
Je ne possède rien, sauf cette preuve :
Le vide peut aussi faire nombre.

SCÈNE IX

Poésie comme crépuscule

HÖLDERLIN

Les heures tombent, pleines d'or, dans le silence,
Et le chant devient cendre aux lèvres du soleil.
Je sens mourir les dieux au bord de ma présence,
Et l'esprit s'efface dans un feu sans sommeil.
Ce qui demeure est un éclat sur la paupière,
Un dernier souffle au sommet de la lumière.
Poésie, douce agonie, flambeau du monde pâle,
Toi seule nous enseignes la beauté qui s'éloigne.

NIETZSCHE

Tout s'effondre, et c'est grand. La lumière se brise,
Non en cris, mais en reflets sourds sous les cendres.
Le crépuscule me parle mieux que les églises :
Il sait que la chute est ce qu'il faut entendre.
Je vois danser l'abîme sous mes paupières closes,
Et la beauté est nue, blessée, presque morose.
Le poème est l'éclair d'un dieu qui se retire,
Un rire d'or qu'on entend à la fin d'un empire.

RILKE

Quelque chose s'éteint dans le regard des choses,
Et pourtant c'est alors que tout devient plus vrai.
Je marche dans ce soir comme dans une prose
Où chaque mot soupire et se défait.
Le poème, c'est cela : cette lampe mourante,
Cette voix qui s'élève quand la lumière tremble.
Et c'est en se voilant que le monde enchante,
Comme une main qu'on tend dans l'ombre humble.

TRAKL

Là, dans les roseaux, les flûtes se sont tues.
Un gibier sombre me fixe sans bruit.
Je marche dans la forêt, les tempes nues,
Et la nuit descend comme un fruit.
Les étoiles saignent dans les mares noires,
Et ma sœur murmure un chant sans mémoire.
Le poème est ce cri suspendu dans l'éther,
Ce qui reste d'un homme au bord de la pierre.

BONAVENTURA

Je joue du cor à l'heure où tout s'efface,
Quand même la lune oublie son nom.
Le crépuscule, c'est ma farce tenace,
Mon théâtre vide, mon dernier salon.
Les ombres dansent, les anges se décomposent,
Et je ris, moi, debout parmi les choses.
Le poème ? C'est un adieu bien trop long,
Un pied de nez jeté au dernier horizon.

Deuxième réplique :

HÖLDERLIN

Ô lumière mourante, temple des derniers instants,
Tu fais du monde un sanctuaire effondré.
Le poème est un psaume au souffle déclinant,
Un cri d'amour lancé depuis la cécité.
J'ai vu les colonnes se fendre sous le vent,
Et le ciel pleurer dans les rivières brûlées.
Mais j'ai chanté encore, même dans le néant,
Car le chant seul console ce qui veut s'écrouler.

NIETZSCHE

L'étoile meurt dans un rire splendide,

Et son agonie est plus belle que sa naissance.
Le poème est cette lueur lucide
Qui flamboie dans le deuil de la présence.
Je n'écris plus, je saigne en signes aigus,
Mes mots tombent comme rochers dans le vide.
Mais c'est là que tout commence, là que je vis :
Quand le jour se retire, l'esprit devient guide.

RILKE

Je n'ai plus peur de la fin, je l'embrasse lentement,
Comme on touche un front aimé dans l'obscur.
Le crépuscule est un poème sans serment,
Mais plein de gestes silencieux et purs.
Je n'écris plus pour nommer, mais pour effacer,
Pour que les choses entrent dans leur repos.
C'est à l'instant de mourir qu'elles peuvent parler,
Et dire tout bas ce que seul l'amour dépose.

TRAKL

Tout s'éloigne en spirale, et la couleur fuit.
Même le vent se tait, pris dans son doute.
Je suis seul avec le monde qui s'éteint dans la nuit,
Et la terre tourne comme une roue sans route.
Les hommes dorment, les morts soupirent,
Et mes mots sont des cloches d'église sans église.
Mais parfois, dans ce noir, un ange respire,
Et je l'écris, pour qu'il reste, même en crise.

BONAVENTURA

Tout s'efface, et même le grotesque pleure.
Les masques tombent dans la brume du soir.
Je dis au revoir au sens, à la demeure,
Et j'écoute l'absurde boire son dernier espoir.
Le poème ? Une grimace vers la fin.

Un chant faux qu'on croit beau à force de rien.
Et c'est peut-être ça, l'ultime lumière :
Savoir qu'on ne sait pas, mais qu'on persévère.

HÖLDERLIN

Dans l'effacement, une promesse encore respire,
Comme si l'absence elle-même portait un feu.
Chaque mot dit l'éloignement, mais aussi le désir
D'un sens enfoui dans l'étoffe des cieux.
Le crépuscule est un seuil qu'on franchit lentement,
Les yeux pleins d'ombre et d'or ancien.
Poésie, reste là, fragile firmament,
Chant suspendu entre l'adieu et le lien.

NIETZSCHE

Le soir ne ment pas : il dénude le vrai,
Fait tomber les voiles, les dogmes, les vertus.
Il n'y a plus de masques quand le jour s'en va,
Juste la voix nue, et la terre confuse.
Poésie, toi la dernière luciole dans la stupeur,
Je t'offre mon rire et ma brûlure.
Tu es ce qui vacille sans jamais céder,
Ce qui tombe en feu, mais d'une chute pure.

RILKE

Quand tout recule et devient indistinct,
Le poème demeure, fragile et ouvert.
Il est le fruit murissant dans l'incertain,
Le battement faible qui résiste à l'hiver.
Je n'ai plus besoin d'expliquer les choses,
Je les contemple dans leur effondrement.
Et je les aime d'autant plus, ces roses
Qui s'éteignent dans un dernier consentement.

TRAKL

Le silence est plus fort que l'aube ou le cri,
Et dans la nuit je reconnais la paix.
Je marche sans but, le cœur ralenti,
Sur les traces d'ombres que personne ne sait.
Mon poème est un cercueil d'or pour la lumière,
Un chant funèbre offert à la beauté blessée.
Je n'ai plus rien à dire, sinon cette prière :
Que la nuit nous garde, qu'elle nous laisse rêver.

BONAVENTURA

Le dernier mot ? Je le perds dans ma bouche,
Comme un rire noyé dans trop de noirceur.
Tout crépuscule est un théâtre qui louche,
Un rideau qu'on ferme sans savoir l'heure.
Mais je dis encore, pour rien, pour personne,
Un vers tordu comme une vieille chanson.
Car peut-être que Dieu, au fond, s'amuse
De ces poètes qui chantent jusqu'à dissolution.

SCÈNE X

Poésie comme retournement intérieur

HÖLDERLIN

Il vient un moment où tout fléchit vers l'âme,
Où l'extérieur se rompt, comme un fruit trop mûr.
Et de cette faille jaillit une flamme
Qui consume les ombres et les armures.
J'ai marché longtemps vers l'autre, vers la clarté,
Mais c'est en moi que le monde s'est penché,
Et la poésie, retournée comme une plaie,
Est devenue silence qui savait chanter.

NIETZSCHE

Le retournement n'est pas un détour : c'est une chute,
Une torsion du cœur qui éclate sans pitié.
Quand j'ai brisé les idoles, c'est moi que j'ai vu,
Nu, éclaté, vivant dans ma propre vérité.
Le poème est ce spasme qui renverse les formes,
Ce cri qui plie l'être sous sa propre force.
Et dans l'abîme, je ris comme un dieu difforme
Car je sais que le gouffre est une écorce.

RILKE

Ce que j'ai cherché me cherchait déjà,
Mais je ne l'ai compris qu'en me perdant.
Chaque vers que j'écris retourne mes pas
Vers un centre obscur et frémissant.
La poésie est la marche inverse du vent,
Un retour au souffle qui précède la voix.
Elle m'a défait et m'a refait doucement,
Et j'ai changé sans savoir quand ni pourquoi.

TRAKL

Je suis revenu à moi par la nuit profonde,
Non par la clarté, mais par les couloirs brisés.
Le poème m'a mordu comme une bête immonde,
Puis il a pleuré, seul, sur mes os glacés.
Il y a dans la chute une grâce interdite,
Un secret que l'éclat du jour efface.
Et c'est là, dans la cendre et l'eau transite,
Que je me suis vu pour la première fois face à face.

BONAVENTURA

Je suis tombé sur moi comme on chute d'un rêve,
Et je me suis trouvé grotesque, magnifique, fêlé.
Poésie, tu es ce miroir que rien ne relève,
Mais dans ta fissure un dieu s'est glissé.
J'ai ri de moi-même, retourné comme une veste,
Et dans ce rire une vérité s'est posée.
Car seul celui qui se retourne proteste
Contre le monde qui veut le plier.

HÖLDERLIN

Je croyais aller vers la lumière extérieure,
Mais c'est en moi que le ciel a tremblé.
Chaque vers est un retour, une prière,
Une voix retournée contre l'éternité.
La nuit m'a parlé plus que mille sages,
Et j'ai vu que le poème était passage.
Un retournement du sang en langage,
Un fruit de feu né d'un long naufrage.

NIETZSCHE

Je suis revenu d'où je n'étais jamais parti :
Le fond, le noyau, la faille, l'origine.
Poésie ! Tu m'as brisé et rebâti

Comme un marteau qui sculpte des ruines.
Chaque vers est une trahison féconde,
Une infidélité à ce que j'étais.
Et dans le renversement du monde,
Je suis devenu flamme et vérité.

RILKE

Je ne suis pas celui que j'étais hier,
Et demain je ne saurai plus qui je suis.
Le poème retourne l'être à la lumière
Par la plus obscure des nuits.
Il n'explique rien, mais il transforme,
Il ne prouve rien, mais il dévoile.
Et dans sa chambre étroite et informe,
Il ouvre un abîme qu'on avale.

TRAKL

Le retour se fait sans bruit, sans gloire,
C'est un écho lent qui revient du fond.
Il n'y a plus de route, plus d'histoire,
Mais un silence qui nomme mon nom.
Je suis le revenant de ma propre chair,
Celui qui revient d'un lieu sans repère.
Et le poème, frère de la lumière,
Est le murmure de cette pierre.

BONAVENTURA

Je me suis retourné et j'ai vu l'envers,
Ce théâtre vide, ce rire déchiré.
Le poème ? C'est l'acrobate à l'envers,
Celui qui tombe en montant l'escalier.
J'écris en descendant les marches du réel,
Et chaque vers me prend le cœur en gage.

Mais au fond de la chute, un appel
Me rend plus libre que mon propre visage.

HÖLDERLIN

Le retournement est une grâce inversée,
Un fleuve qui remonte à sa source muette.
J'ai vu le ciel dans une pierre renversée,
Et l'abîme m'enseigner la vérité discrète.
Les mots sont devenus mes compagnons d'exil,
Des lueurs qu'on ramasse au bord du naufrage.
Et c'est à genoux, devant le feu fragile,
Que j'ai compris le poème comme un visage.

NIETZSCHE

Rien ne retourne sans une lutte intérieure,
Sans ce cri muet qui fend le plus dur métal.
Mon âme s'est fracturée dans la chaleur
D'un verbe libre, d'un destin sans moral.
Le poème est une forge et non une berceuse,
C'est le lieu où l'homme devient foudre ou poussière.
Il faut brûler pour renaître dans la gueule creuse,
Et rire encore avec la gorge ouverte, fière.

RILKE

Le retournement n'est pas rupture, mais passage,
Une lente inflexion du cœur qui consent.
Je suis revenu sur mes propres pas, sans rage,
Et j'ai vu le monde nouveau dans l'ancien.
Chaque strophe est une mue, un seuil invisible,
Une transformation que seul le silence permet.
Et dans cette douleur douce et indicible,
Le poème m'a changé, sans que je le savais.

TRAKL

Je suis revenu du rêve avec les mains vides,
Mais le cœur battant comme à l'approche d'un feu.
La chute est lente, douce, presque limpide,
Et chaque vers est une blessure qui s'émeut.
J'ai vu l'ange du doute me tendre la lampe,
Et dans ses yeux brillait un sang très ancien.
Le retournement est une prière qui trempe
Les mots dans l'encre obscure du matin.

BONAVENTURA

Retourner, c'est rire au revers de soi-même,
Voir le masque tomber et la grimace rester.
J'ai retourné la vie comme une énigme blême,
Et j'en ai fait un théâtre désarticulé.
Mes vers titubent comme des clowns trahis,
Mais ils savent, eux, d'où vient la lumière.
La poésie est ce chaos qui rit,
Et dans le fond, c'est peut-être cela : se taire.

SCÈNE XI

Poésie comme seuil et fondation

HÖLDERLIN

Tout poème commence là où le monde chancelle,
Sur le seuil tremblant entre la nuit et l'aube.
C'est une pierre posée dans l'instant mortel,
Une flamme offerte à la demeure encore vide.
Nous n'avons que les mots pour ériger l'espace,
Pour faire advenir l'être dans un chant de fondation.
Chaque vers est un socle dressé dans le vent,
Un abri de silence au cœur des grandes déroutes.

NIETZSCHE

Je veux fonder non pas sur la pierre, mais sur le feu,
Sur le vertige, sur l'abîme, sur l'élan du rien.
Que l'homme bâtit avec ce qui le consume,
Car seul ce qui brûle peut devenir loi.
Le poème n'est pas refuge, mais commencement,
Un cri qui fend l'ombre et nomme le monde.
Et c'est au bord de l'effondrement sacré
Que se dresse le vrai temple, sans idoles ni prêtres.

RILKE

Le seuil est une respiration entre deux silences,
Un espace nu, fragile, entre le connu et l'âme.
Poésie, toi qui dresses ton souffle à l'orée des choses,
Tu bâtis sans murs et tu veilles sans armes.
Chaque mot que j'écris est une offrande timide,
Une fondation d'amour posée sur du sable.
Et pourtant cela tient, cela vibre, cela vit :
Un abri invisible dans le vent qui s'élève.

TRAKL

Je suis né sur ce seuil où les ombres s'assemblent,
Là où le monde n'a plus de visage certain.
J'ai vu la lumière s'y poser comme une fièvre,
Et les morts y attendre un chant pour revenir.
Le poème est un seuil, mais aussi une tombe,
Une fondation de cendres sous l'azur crevassé.
Il accueille les pas de ceux qui vacillent,
Et les enferme dans la douceur d'un adieu.

BONAVENTURA

Fondation ? Soit. Mais alors sur du rire.
Un seuil de brume, un sol qui grince, une planche folle.
Je bâtis des cabanes qui penchent vers le vide,
Et j'y dépose des vers comme on pose des pièges.
Poésie, ma vieille boutique à éclats,
Tu fais semblant de durer, mais tu t'effondres avec grâce.
Et c'est cela qui fonde : non ce qui tient debout,
Mais ce qui chute encore avec style et sarcasme.

HÖLDERLIN

Je vois les colonnes dressées dans l'invisible,
Et j'entends le poème poser sa pierre sacrée.
Il fonde non un empire, mais une présence,
Un lieu d'âme où l'être consent à se dévoiler.
La parole vraie ouvre un passage dans l'être,
Comme un temple d'air suspendu au-dessus du vide.
Et sur ce seuil, l'homme devient plus que forme,
Il devient silence prêt à accueillir les dieux.

NIETZSCHE

Fonder, c'est oser l'instable, l'inconvenable,
Faire vibrer la terre au lieu de la figer.
Le poème est marteau, il détruit les faux seuils,

Et forge une demeure dans la foudre et le sang.
J'ai jeté des fondations dans l'orage,
Et crié des strophes contre les murs du néant.
Que le monde tremble ! car c'est ainsi qu'il tient
Dans l'éclat du vers comme dans l'épée nue.

RILKE

Tout commence dans l'ombre où l'on retient son souffle,
Dans cette attente où l'univers devient prière.
Le poème est une main posée sur l'absence,
Une lumière faible mais juste à son seuil.
Ce que je fonde n'est pas fait de matière,
Mais de regards, de silences, de blessures guéries.
Et si ma demeure tient dans un vers fragile,
C'est qu'il tremble assez pour accueillir l'infini.

TRAKL

Il faut bâtir avec la douleur et la nuit,
Car ce sont elles qui tiennent debout les demeures.
Le seuil est ce lieu où les morts nous visitent,
Et où la parole saigne d'un amour ancien.
Mon poème est un porche aux marches effritées,
Où l'on s'assied pour entendre le souffle du monde.
Et ceux qui passent — frères d'ombre et d'éclat —
Laissent leurs larmes comme fondation du verbe.

BONAVENTURA

J'ai gravé mes fondations dans le brouillard,
Et chaque seuil que j'ai bâti s'est mis à rire.
Pourquoi vouloir que ça tienne droit ?
Ce qui compte, c'est que ça sonne et que ça cloche.
Le poème est une entrée sans serrure,
Un seuil qui mène vers n'importe où, ou rien.

Mais le rien est un lieu comme un autre,
Et parfois, le néant est ce qu'on fonde de mieux.

HÖLDERLIN

Je marche sur des mots comme sur des pierres sacrées,
Car chaque vers bâtit la demeure de l'esprit.
Et si la nuit entoure encore nos commencements,
C'est qu'il faut la traverser pour fonder l'aurore.
Le poème est la première arche dans le vide,
Le seuil tremblant d'un monde en cours de naissance.
Je chante pour que le souffle ait un lieu où se poser,
Et que l'homme habite enfin la beauté qu'il invoque.

NIETZSCHE

Ce n'est pas sur le marbre qu'on dresse l'éternel,
Mais sur le gouffre, l'instant, la flambée dionysiaque.
Je fonde en riant, avec le fer et le feu,
Et j'offre au monde un poème sans pilier.
Qu'on renverse les idoles, les temples, les dogmes !
Ma lyre est marteau, ma parole un séisme.
Et si j'élève un seuil, c'est pour y danser nu,
Défiant les dieux dans la lumière de midi.

RILKE

Ce que je fonde ne se voit pas, mais demeure,
Comme le tremblement du cœur dans le silence.
Le seuil est cette ligne où la grâce s'éveille,
Où l'on dépose une pierre comme un secret.
Poésie, douce architecte de l'indicible,
Tu dresses dans le vent l'invisible demeure.
Et l'homme qui s'y tient, fragile mais ouvert,
Se trouve enraciné dans ce qu'il ne comprend pas.

TRAKL

Les fondations sont faites de murmures anciens,
De pas feutrés, de clartés que la nuit protège.
Je bâtis dans les ruines, avec des ossements,
Et chaque mot posé est un deuil apaisé.
Le poème ne sauve pas, mais il rappelle,
Il dresse une croix blanche au seuil de l'oubli.
Et celui qui le franchit entre dans un monde
Où chaque lumière tremble comme un adieu.

BONAVENTURA

Et moi, je fonde sur l'absurde et le vent,
Sur les grimaces d'un monde trop sérieux.
Un seuil ? C'est un gouffre qui change de nom,
Une planche branlante entre deux illusions.
Mais qu'importe, si l'on y passe en riant !
Je fais du poème un seuil vers le fou rire.
Car parfois, c'est la chute qui tient lieu de maison,
Et l'écho d'un vers ce qui nous retient du néant.

SCÈNE XII

Poésie comme fulguration, éclair dans le tonnant

HÖLDERLIN

Dans le fracas du siècle où tout vacille en cris,
Le poème survient, comme un feu dans la cendre.
Il ne prévient pas, ne s'excuse de rien :
Il fend le temps, fracture l'instant, éclaire.
Fulgurance nue, il traverse l'étoffe du jour
Et déchire l'ordinaire d'un trait de silence.
Ce n'est pas un chant, mais une apparition,
Un dieu fugitif qui brûle et disparaît.

NIETZSCHE

Fulguration ! cri ! impact dans le crâne du monde !
Ce n'est pas une strophe, mais un éclair qui hurle.
Le poème ne se répète pas, il frappe,
Et laisse la chair tressaillir, étonnée.
Je veux que chaque vers gifle la torpeur,
Qu'il surgisse comme un loup dans la salle à manger.
La vérité, c'est quand le ciel se déchire
Et que l'homme, un instant, voit sans comprendre.

RILKE

Je ne cherche pas la durée, mais l'éclair pur,
Ce qui, une fois seulement, vient, puis s'évanouit.
Le poème est cette lueur dans la parole,
Un instant tendu comme un arc dans l'âme.
Tout vacarme s'y tait, le monde retient son souffle,
Et l'être, suspendu, entrevoit le réel.
Ce n'est pas le bruit, mais l'éclair qui sauve :
Ce qui frappe sans insister et jamais ne revient.

TRAKL

L'éclair est le messenger du silence ancien,
Il claque au milieu des ruines et des tombes.
Poème foudroyé, né dans la fièvre nocturne,
Je te reçois comme un cri muet de l'abîme.
Pas de raison ici, juste une blessure blanche
Qui traverse les ténèbres d'un monde sourd.
Et dans ce fracas d'ombres, un instant lumineux
Nous fait pressentir le cœur battant du néant.

BONAVENTURA

Ah ! mes vers sont des éclairs mal élevés,
Des coups de théâtre jetés dans les sermons !
Je viens troubler les banquets bien ordonnés
Avec une fulgurance qui pue le souffre.
L'éclair, c'est le rire du chaos qui se pointe,
Un clin d'œil obscène dans la morale des puissants.
Quand le monde s'endort, le poème le gifle,
Et saute sur la table pour crier : « Je suis ! »

HÖLDERLIN

Le tonnerre des hommes m'opprime et m'assourdit,
Mais un seul éclair d'en-haut suffit pour éclairer tout.
Fulgurance divine, ivresse de la révélation,
Le poème est cette déchirure dans le jour.
On n'écrit pas longtemps : on éclaire d'un trait,
Et le monde entier bascule dans cette lueur.
Je n'ai qu'un mot, mais il contient l'éternité,
Car il est né d'un feu que l'homme ne contrôle pas.

NIETZSCHE

Je ne veux pas d'un poème qui ronronne —
Mais d'un cri brut qui fend l'instant comme un glaive.
Fulguration sacrée, passage dionysiaque,

Un vers, s'il ne tue pas, n'est pas vivant.
C'est un éclair ou rien, une lame ou le vide,
Un rire d'apocalypse, un orgasme de feu.
Le poète est un foudre en marche, un détraqué céleste
Qui fulgure ou se tait pour toujours.

RILKE

Et pourtant, cette fulgurance n'est pas criarde,
Elle est timide parfois, comme un soupir d'ange.
Mais elle fend la nuit plus sûrement qu'un canon,
Et touche au cœur ce que la guerre oublie.
Le poème survient comme un reflet dans l'eau,
Mais ce reflet éclaire toute la profondeur.
Il n'insiste pas, mais reste dans la mémoire,
Comme l'éclair qui fit basculer le monde.

TRAKL

Je n'ai que des lueurs pour dire l'invisible,
Et dans leur éclat, je vois le sang du monde.
Chaque vers que j'écris est une étincelle noire,
Née d'un feu ancien, jamais éteint.
Dans le vacarme, j'écoute l'unique silence
Qui précède et suit le coup d'éclair.
Fulgurance tragique, tu es ma seule prière,
Ma seule offrande dans la nuit effondrée.

BONAVENTURA

Et si je pète au milieu des trompettes divines ?
N'est-ce pas aussi une forme d'éclair ?
Le poème est parfois une bourrasque grotesque,
Un soubresaut sacré dans la solennité.
J'aime les vers qui trébuchent et crient
Comme des fous dans une cathédrale.

Fulguration ou farce, qu'importe ?
Tant qu'on ébranle le trône des certitudes !

HÖLDERLIN

Il vient, le feu secret, sans bruit, sans avertir,
Et brûle un coin de l'âme qu'on croyait muet.
La parole s'ouvre alors comme une fleur de cendre,
Et le poème éclaire ce qu'aucun dieu ne voit.
C'est un instant de grâce au cœur du tumulte,
Où l'être s'abandonne au silence fulgurant.
Tout s'efface alors, sauf cette brève clarté
Qui nous nomme enfin, entre ruine et flamme.

NIETZSCHE

Je hais les voix sages qui tremblent d'équilibre,
Je veux que le poème soit vertige et fracture.
Qu'il tombe comme un éclair sur les certitudes,
Et broie la syntaxe en une danse frénétique.
Il ne doit pas convaincre, mais abattre,
Et raviver la plaie qu'on croyait cicatrisée.
Le poème, c'est l'éclair qui ne demande rien
Mais qui laisse dans l'œil une brûlure éternelle.

RILKE

J'ai vu l'éclair dans les yeux d'un enfant
Et toute l'angoisse du monde y brillait un instant.
Le poème naît dans ce frémissement soudain
Où le réel et l'âme se touchent sans bruit.
Il ne dure pas, il ne se répète pas,
Mais il marque, comme une étoile filante.
Et dans cette lumière fugitive mais pure,
L'homme se découvre, fragile, mais vrai.

TRAKL

Dans le tonnant, il y a un cri que seul le fou entend,
Et c'est ce cri que j'écris avec mon sang.
L'éclair ne raisonne pas, il fend et consume,
Et c'est pourquoi le vers doit lui ressembler.
Je n'ai rien d'autre que cette brûlure intérieure
Pour répondre au silence et aux spectres.
Le poème est ce feu qui me traverse sans fin,
Et me laisse froid, debout, dans la nuit.

BONAVENTURA

Mes vers sont des éclairs de carnaval,
Des éclats de rire plantés dans l'orage.
Je n'ai pas la sagesse, mais j'ai le dérèglement
Et c'est lui qui éclaire les souterrains du monde.
Quand le tonnant rugit de promesses creuses,
Moi, je crie, je saute, je crache ma lumière.
Le poème ? Une farce au bord de l'abîme,
Un feu de Bengale dans le crâne des dieux.

SCÈNE XIII

Poésie comme Éternel Retour du Même

HÖLDERLIN

Toujours, l'âme revient au chant qu'elle n'a pas fini,
Et le monde répète ses clartés, ses désastres.
Le poème n'est pas nouveauté, mais souvenance,
Un fleuve ancien qui s'ouvre en nous comme au premier jour.
Ce que j'écris a déjà brûlé dans d'autres cœurs,
Et je ne fais qu'y puiser, humble, à pleine coupe.
Il n'y a pas d'inédit dans le sacré du verbe :
Tout revient, mais transfiguré dans la lumière du même.

NIETZSCHE

Dire oui, une fois — et c'est toute l'éternité
Qui s'engouffre dans ce cri sans appel ni regret.
Chaque instant affirmé contient le retour de tous,
Et le poème est ce lieu où le cercle se ferme.
Je n'écris pas pour fuir le passé, mais l'embrasser,
Lui rendre sa puissance dans la ronde des heures.
Ce qui revient n'est pas le semblable, mais le vrai,
L'intensité pure qui ne cesse de recommencer.

RILKE

J'ai aimé ce qui revient sans jamais se répéter,
Les gestes discrets du matin, l'arbre qui pousse.
Le poème est une chambre d'échos sans fin
Où chaque voix porte une mémoire inconnue.
Loin de figer, le retour est une promesse,
Le recommencement de l'amour et du deuil.
Dans le même, l'infini se glisse doucement,
Et la parole, fidèle, devient éternelle.

TRAKL

Les morts reviennent, comme la neige revient,
Et leurs pas résonnent dans mes vers crépusculaires.
Chaque image est un retour de ce qui n'a pas fui,
Un cercle de cendre qui palpite dans l'ombre.
Je ne cherche pas l'unique, mais la résonance,
Le retour du silence entre les murs du cœur.
Et si je parle encore, c'est pour les revoir,
Dans ce même qui pleure, mais ne ment jamais.

BONAVENTURA

Je reviens toujours au même coin de nuit,
Là où le rire se fêle, là où le masque tombe.
Rien ne change, mais tout vacille : voilà la fête !
Et le poème, lui, tourne comme une roue fêlée.
Je chante ce qui cloche, ce qui revient de travers,
Et je ris de revoir la même étoile ivre.
L'éternel retour ? Un manège de fantômes,
Mais dont le centre, muet, éclaire les vivants.

HÖLDERLIN

Toujours, l'âme revient au chant qu'elle n'a pas fini,
Et le monde répète ses clartés, ses désastres.
Le poème n'est pas nouveauté, mais souvenance,
Un fleuve ancien qui s'ouvre en nous comme au premier jour.
Ce que j'écris a déjà brûlé dans d'autres cœurs,
Et je ne fais qu'y puiser, humble, à pleine coupe.
Il n'y a pas d'inédit dans le sacré du verbe :
Tout revient, mais transfiguré dans la lumière du même.

NIETZSCHE

Dire oui, une fois — et c'est toute l'éternité
Qui s'engouffre dans ce cri sans appel ni regret.
Chaque instant affirmé contient le retour de tous,

Et le poème est ce lieu où le cercle se ferme.
Je n'écris pas pour fuir le passé, mais l'embrasser,
Lui rendre sa puissance dans la ronde des heures.
Ce qui revient n'est pas le semblable, mais le vrai,
L'intensité pure qui ne cesse de recommencer.

RILKE

J'ai aimé ce qui revient sans jamais se répéter,
Les gestes discrets du matin, l'arbre qui pousse.
Le poème est une chambre d'échos sans fin
Où chaque voix porte une mémoire inconnue.
Loin de figer, le retour est une promesse,
Le recommencement de l'amour et du deuil.
Dans le même, l'infini se glisse doucement,
Et la parole, fidèle, devient éternelle.

TRAKL

Les morts reviennent, comme la neige revient,
Et leurs pas résonnent dans mes vers crépusculaires.
Chaque image est un retour de ce qui n'a pas fui,
Un cercle de cendre qui palpite dans l'ombre.
Je ne cherche pas l'unique, mais la résonance,
Le retour du silence entre les murs du cœur.
Et si je parle encore, c'est pour les revoir,
Dans ce même qui pleure, mais ne ment jamais.

BONAVENTURA

Je reviens toujours au même coin de nuit,
Là où le rire se fêle, là où le masque tombe.
Rien ne change, mais tout vacille : voilà la fête !
Et le poème, lui, tourne comme une roue fêlée.
Je chante ce qui cloche, ce qui revient de travers,
Et je ris de revoir la même étoile ivre.

L'éternel retour ? Un manège de fantômes,
Mais dont le centre, muet, éclaire les vivants.

HÖLDERLIN

Je vois dans le Même un écho du divin,
Un rythme ancien que toute chose rappelle.
Même la douleur se fait sœur de l'harmonie
Quand elle revient, vêtue d'une clarté nouvelle.
Tout ce qui fut demeure, mais autrement.
Ce qui revient ne nous répète pas, il nous sculpte.
Et le poème est cette main invisible
Qui creuse en nous le visage de l'éternel.

NIETZSCHE

L'éternel retour n'est pas une boucle vaine,
Mais une flamme qu'on apprend à reconnaître.
Le poème ne crée rien qu'il n'ait déjà vu,
Mais il le nomme d'un ton qui fait trembler.
Chaque mot est un oui lancé contre le néant,
Chaque image une répétition salvatrice.
Rien ne vaut sans ce retour du feu même,
Ce bond circulaire du destin qui s'affirme.

RILKE

Le même revient, mais toujours voilé d'un autre,
Et c'est ce mystère qui me retient au poème.
Je n'écris pas pour clore, mais pour renaître,
Et retrouver dans l'ombre la lueur d'un jadis.
L'être est une houle, un flux toujours fidèle,
Et la parole suit ce battement secret.
Nous sommes faits pour l'appel, non pour l'oubli,
Et la poésie répond à ce retour qui insiste.

TRAKL

Les pas anciens s'enfoncent dans mes propres traces,
Et j'écris à la lueur de ces empreintes mortes.
Le retour n'est pas joie, mais nécessité,
Une boucle obscure que je connais trop bien.
Mais dans l'écho, quelque chose survit,
Quelque chose brille dans la cendre répétée.
Même le cauchemar finit par devenir chant,
Quand il revient assez souvent pour s'humaniser.

BONAVENTURA

Ce qui revient n'a jamais vraiment fui,
Et le poème le sait mieux que la mémoire.
Je ris du même parce qu'il m'habite,
Je l'inverse, je le maquille, je le déclame !
Mais sous la farce, le vertige est réel,
Et la boucle me happe comme un vieux refrain.
Je tourne dans ce cirque en feux follets,
Et le poème est mon trapèze au-dessus du gouffre.

HÖLDERLIN

Ainsi revient le chant, ainsi revient la grâce,
Même brisée, la corde retrouve sa musique.
Je marche avec mes morts, mes anciens soleils,
Et je chante à nouveau, les lèvres pleines d'hier.
Le poème est mémoire de l'éclair oublié,
Et c'est en revenant qu'il devient naissance.
Il faut croire au Même pour qu'il s'ouvre en miracle,
Et que le monde, une fois encore, dise oui.

NIETZSCHE

J'embrasse la spirale, je ris dans la répétition,
Car ce qui revient prouve la grandeur d'un instant.
À quoi bon créer, si c'est pour fuir le même ?

Je veux qu'il revienne, qu'il revienne plus fort.
Le poème est la célébration de cette boucle,
L'offrande d'un cri qui n'en finit pas d'être.
Et s'il n'est qu'un seul moment digne d'être chanté,
Alors je le chante mille fois, et j'y demeure.

RILKE

Je n'ai jamais quitté ce jardin d'avant l'aube,
Et je reconnais dans chaque fleur une ancienne larme.
La beauté n'est pas neuve : elle revient, transfigurée,
Et c'est cela, le miracle d'écrire encore.
Le poème ne clôt rien : il rouvre. Il ranime.
Il relie ce qui fut à ce qui est à peine.
Et dans cette danse lente entre l'être et l'écho,
L'âme se repose, car elle se retrouve.

TRAKL

L'enfant que j'étais murmure encore en moi,
Et son chagrin revient, toujours identique.
Le poème est le tombeau où tout recommence,
La plainte familière d'un monde jamais clos.
Mais j'y trouve une lumière qui sait durer,
Une étoile fidèle dans la nuit toujours neuve.
C'est dans ce retour que je cesse de fuir,
Et que je nomme frère ce que je redoutais.

BONAVENTURA

J'ai déjà vu ce rêve mille fois,
Et chaque nuit je l'écris d'un rire nouveau.
Le Même est mon théâtre et mon sabbat,
Et le poème en est la répétition burlesque.
Je tourne, je rejoue, je mime, je ressasse —
Et tout à coup, le miracle : une larme surgit.

C'est là, dans le ridicule même du retour,
Que la poésie fait trembler les os du monde.

SCÈNE XIV

Poésie comme renoncement

HÖLDERLIN

J'ai quitté l'orgueil des hauteurs inaccessibles,
Déposé la lyre où tonnait l'absolu.
Ce n'est plus à l'éclair que je tends mes paroles,
Mais à l'humble silence d'un feu éteint.
Le chant s'est fait prière sans attente,
Un murmure qui ne cherche plus d'écho.
Je n'élève plus la voix vers les cieux enfiévrés :
Le poème désormais s'écrit à genoux.

NIETZSCHE

J'ai brisé la lance contre trop de miroirs,
Et l'ivresse du pouvoir s'est creusée de vertige.
Je renonce à vouloir, à mordre, à prophétiser,
À dresser le poème comme un fauve apprivoisé.
Il me reste le souffle, cette lente blessure,
Et un rire voilé, tombé du masque ancien.
Je me rends à ce qui est — sans pourquoi, sans ruse —
Et je confie mes vers à la poussière du monde.

RILKE

J'ai trop écrit pour être encore certain
D'avoir touché le cœur de ce qui voulait naître.
Le poème n'est plus conquête mais recueil,
Un repli d'âme, une lampe en fin de veille.
Je renonce à comprendre, à nommer, à cerner,
Et je m'ouvre au silence comme au dernier ami.
Car dans l'abandon tremble une grâce pure,
Et c'est en se vidant que la coupe devient pleine.

TRAKL

J'ai cessé de crier aux anges de la nuit,
Le ciel ne répond plus qu'en gouttes froides.
Je renonce à guérir l'obscur, à relever les ombres,
Je les regarde seulement, je les laisse m'habiter.
Le poème est ce souffle qui n'a plus d'adresse,
Un soupir égaré dans la chambre sans murs.
Je n'attends plus rien que ce qui s'efface,
Et c'est là que renaît une lumière plus vraie.

BONAVENTURA

Même le rire, je l'ai abandonné,
Il sonnait trop creux dans la caverne des jours.
Je renonce au clinquant, aux grimaces savantes,
Je n'ai plus de tours ni de masques à faire fondre.
Le poème ne fait plus rire ni trembler — il attend.
Un souffle, un bruit d'eau, le froissement d'un rideau.
J'ai rendu la scène aux ombres sans intrigue,
Et je regarde, sans rien dire, le rideau qui ne tombe pas.

HÖLDERLIN

J'étais plein de dieux et je voulais les servir,
Mais j'ai compris qu'ils parlaient sans moi.
Renoncer, c'est peut-être apprendre à écouter,
À redevenir simple, à devenir source.
Je ne demande plus la forme parfaite,
Mais l'éclat discret d'un mot qui consent.
Et dans ce renoncement, la beauté s'affine,
Comme une rose dans un hiver sans fin.

NIETZSCHE

Le poème m'a trop brûlé pour que je l'érige encore,
Je le laisse venir comme vient une fatigue sainte.
Je ne veux plus vaincre, mais seulement veiller,

Et inscrire dans l'oubli l'éclat des anciens cris.
Renoncer n'est pas fuir, mais cesser de serrer,
D'accrocher des chaînes à l'invisible oiseau.
Et peut-être est-ce là ma victoire suprême :
Me taire sans honte au bord du vertige.

RILKE

J'ai regardé tomber l'arbre que j'aimais
Et je n'ai pas pleuré. Je l'ai accompagné.
Le poème est cette marche muette à côté de l'absence,
Ce pas lent qui ne retient pas mais offre.
Renoncer, c'est vivre plus pleinement l'instant,
Savoir qu'il s'efface et l'aimer pour cela.
Je n'écris plus pour garder, mais pour laisser partir,
Et mes mots s'éloignent comme des enfants en paix.

TRAKL

Même la douleur, je ne la tiens plus en laisse,
Elle m'échappe comme un chien perdu.
Je ne veux plus guérir, ni comprendre, ni lutter :
Je suis ce que je suis, une brume au matin.
Le poème n'a plus de griffes, plus de rage,
Mais une douceur fatiguée, presque sainte.
Et dans ce renoncement, je me reconnais,
Comme un nom oublié qu'on murmure enfin.

BONAVENTURA

Je ne joue plus au fou, je ne joue plus du tout.
La scène est vide et je l'aime ainsi.
Renoncer, c'est tirer la révérence au vacarme,
Ne plus répondre aux tambours ni aux appels.
Je tends une main sans attendre qu'on la prenne,
Et je chante tout bas un air sans fin.

Le poème est mon silence, mon dernier numéro,
Et il s'ouvre quand je n'ai plus rien à dire.

HÖLDERLIN

Je rends la lyre aux vents, elle chantera sans moi,
Et c'est peut-être ainsi qu'elle sonnera plus vrai.
Tout ce que j'ai voulu bâtir s'est effondré doucement,
Et j'embrasse ces ruines comme un retour au sol.
Le poème n'est plus sommet, mais humble vallée,
Où l'on entend, au loin, le pas léger de l'être.
Ce que je ne dis pas me constitue davantage
Et dans le retrait, je me tiens plus entier.

NIETZSCHE

Je ne suis plus celui qui brise, mais celui qui se brise,
Et j'accueille la chute comme une forme neuve de force.
Ce que j'ai laissé tomber, je ne le regrette pas :
C'était de l'ombre, du bruit, de l'excès de soi.
Le poème est mon dernier acte de lucidité,
Un feu calmé qui luit sur les décombres.
Renoncer, c'est vouloir sans vouloir,
C'est être libre enfin de ne plus conquérir.

RILKE

J'ai laissé mes images s'en aller comme des hôtes,
Elles reviendront si elles m'aiment encore.
Le poème n'est pas un coffre, mais un passage,
Un seuil d'air et de lumière entre deux silences.
Je ne retiens plus rien, ni l'instant ni la forme,
Et c'est là, précisément, que l'âme s'élève.
Renoncer n'est pas mourir, c'est s'affiner,
Comme une voix qui s'efface et devient musique.

TRAKL

J'abandonne le mot qui voulait trop dire,
Je garde celui qui se tait, les mains jointes.
Le poème ne veut plus témoigner, mais consentir,
Et ce consentement est un baume pour les morts.
Je ne cherche plus à sauver les vestiges,
Mais à me coucher auprès d'eux, paisiblement.
Dans le renoncement, la nuit devient sœur,
Et je marche en elle sans crainte d'être seul.

BONAVENTURA

Je range les costumes, je souffle les bougies.
La farce est finie, et je ne salue pas.
Je m'assois au bord du monde, sans artifice,
Et j'écoute l'écho de mes anciennes clowneries.
Renoncer, c'est désertir l'arène sans rancune,
C'est faire du poème un soupir et non un cri.
Je suis toujours là, mais je n'ai plus besoin d'être vu,
Et cela seul me suffit à renaître.

SCÈNE XV

Poésie tendue vers le Simple

HÖLDERLIN

Le poème est un pain rompu sur une table nue,
Il suffit qu'un rayon de lumière le touche.
Je m'éloigne des fastes, des temples, des discours,
Pour cueillir l'instant pur d'un matin sans emphase.
Une fleur dans le vent m'apprend plus que les livres,
Et l'eau d'un puits contient l'univers entier.
Poète est celui qui sait nommer une pierre,
Et dans ce nom, ouvrir le monde tout entier.

NIETZSCHE

Trop de verbe enivre, trop de pensée assèche.
Je veux l'os, le germe, le coup d'archet.
La grandeur se loge dans une main tendue,
Et non dans l'envol des constructions frivoles.
Le poème est un couteau sans manche,
Il tranche l'inutile pour montrer l'essentiel.
Je n'élève plus de palais, mais des refuges,
Et j'y garde un feu discret, une parole sobre.

RILKE

Le poème est une cruche sur la pierre tiède,
Et le silence qui s'y verse doucement.
Il suffit d'un arbre, d'un enfant qui respire,
Pour que la beauté redevienne le centre.
Le simple n'est pas pauvreté, mais plénitude,
Un fruit mûr tombé d'un très vieil arbre.
Tout ce qui pèse, je l'écarte doucement
Pour rester face au monde, nu comme un ange.

TRAKL

Je veux la chambre vide et l'aube dans la vitre,
Un chant d'oiseau comme seul compagnon.
La poésie est une lampe dans l'ombre,
Elle n'explique rien, elle montre un seuil.
Je renonce aux images trop ornées,
Je cherche la pureté d'un mot suspendu.
Le simple est tragique, il saigne en silence,
Et c'est ce sang discret que je recueille.

BONAVENTURA

J'ai trop ri des grimaces de l'époque,
À présent je me tais pour mieux écouter.
Un banc, une pluie, un chien qui dort :
Voilà mes vers, sans rien y ajouter.
Le poème ne joue plus, il respire,
Il marche pieds nus sur les gravats du monde.
Je tends vers le simple comme on rentre chez soi,
Et j'efface mon nom pour mieux dire les choses.

HÖLDERLIN

Le poème est un pain rompu sur une table nue,
Il suffit qu'un rayon de lumière le touche.
Je m'éloigne des fastes, des temples, des discours,
Pour cueillir l'instant pur d'un matin sans emphase.
Une fleur dans le vent m'apprend plus que les livres,
Et l'eau d'un puits contient l'univers entier.
Poète est celui qui sait nommer une pierre,
Et dans ce nom, ouvrir le monde tout entier.

NIETZSCHE

Trop de verbe enivre, trop de pensée assèche.
Je veux l'os, le germe, le coup d'archet.
La grandeur se loge dans une main tendue,

Et non dans l'envol des constructions frivoles.
Le poème est un couteau sans manche,
Il tranche l'inutile pour montrer l'essentiel.
Je n'élève plus de palais, mais des refuges,
Et j'y garde un feu discret, une parole sobre.

RILKE

Le poème est une cruche sur la pierre tiède,
Et le silence qui s'y verse doucement.
Il suffit d'un arbre, d'un enfant qui respire,
Pour que la beauté redevienne le centre.
Le simple n'est pas pauvreté, mais plénitude,
Un fruit mûr tombé d'un très vieil arbre.
Tout ce qui pèse, je l'écarte doucement
Pour rester face au monde, nu comme un ange.

TRAKL

Je veux la chambre vide et l'aube dans la vitre,
Un chant d'oiseau comme seul compagnon.
La poésie est une lampe dans l'ombre,
Elle n'explique rien, elle montre un seuil.
Je renonce aux images trop ornées,
Je cherche la pureté d'un mot suspendu.
Le simple est tragique, il saigne en silence,
Et c'est ce sang discret que je recueille.

BONAVENTURA

J'ai trop ri des grimaces de l'époque,
À présent je me tais pour mieux écouter.
Un banc, une pluie, un chien qui dort :
Voilà mes vers, sans rien y ajouter.
Le poème ne joue plus, il respire,
Il marche pieds nus sur les gravats du monde.

Je tends vers le simple comme on rentre chez soi,
Et j'efface mon nom pour mieux dire les choses.

HÖLDERLIN

J'ai vu l'enfance d'un arbre dans un geste du vent,
Et cela m'a suffi pour écrire un hymne.
Pourquoi vouloir le faste, la hauteur, le marbre,
Quand le cœur bat dans une feuille qui tombe ?
Le divin s'abrite dans le moindre éclat,
Un reflet, une pierre, une voix qui se perd.
C'est là qu'il faut aller, c'est là que le ver s'enroule,
Dans le presque rien, l'intime, le vrai.

NIETZSCHE

Je n'ai plus besoin de crier pour être entendu.
Le silence est parfois plus fort que le rugissement.
Je taille mes phrases comme on taille une pierre,
Non pour l'embellir, mais pour en libérer l'âme.
Le poème qui reste est celui qui s'efface,
Comme le feu qui chauffe sans se montrer.
Je veux parler avec le souffle des bergers,
Et non avec le bruit des orgueilleux cités.

RILKE

Un mot juste vaut mieux qu'un long discours,
S'il est pur, s'il est nu, s'il est donné sans force.
Le poème est un vêtement cousu d'attention,
Où chaque pli révèle un monde sans orgueil.
Je n'ai plus d'ambition que celle d'habiter,
Simplement, entre les choses et les jours.
Là où le monde consent à être seul,
Le poète devient son humble miroir.

TRAKL

Un ruisseau dans l'ombre me suffit pour chanter,
Et je préfère la poussière à l'éclat.
Le poème est une main dans la brume,
Qui cherche une autre main, sans bruit.
Plus je me dépouille, plus j'approche la justesse,
Et chaque vers devient un fragment de silence.
Le simple est une tombe ouverte sur la lumière,
Et j'y dépose mes mots comme des ossements.

BONAVENTURA

Je ne grimpe plus sur la scène du monde,
Je m'assois au bord, et j'écoute les craquements.
Les blagues sont tombées, les masques aussi,
Il ne reste qu'un regard fatigué, mais vrai.
Mon poème, c'est une bougie sans promesse,
Un fruit donné sans gants ni cérémonie.
Je parle bas, mais c'est un chant profond,
Car le simple, enfin, n'a plus besoin de rime.

SCÈNE XVI

Poésie comme retour à l'Origine, un Natal sans véritable lieu

HÖLDERLIN

Je marche à rebours dans les siècles intérieurs,
Vers la source où l'être n'avait pas encore de nom.
Tout en moi cherche un berceau, non un abri,
Un feu premier avant la cendre des langages.
Le poème est ce cri d'avant le monde formé,
Cette clarté obscure d'où jaillit le chant.
Il n'a de lieu que celui qu'il enfante,
Et tout lieu devient natal quand l'âme y tremble.

NIETZSCHE

Avant les dieux, il y eut un rire sans nom,
Une pulsation brute, nue, originelle.
Je remonte vers cette secousse première,
Là où le poème se confondait au souffle.
Ce n'est pas un retour, c'est une transgression,
Une déchirure au cœur de l'origine.
Car tout ce qui naît porte en soi l'abîme,
Et chanter, c'est se faire enfant de ce vertige.

RILKE

Je n'ai point de pays, sinon un ciel d'avant l'enfance,
Un silence ancien où flottait déjà l'attente.
L'origine ne se trouve, elle se reçoit,
Dans l'espace infime entre deux respirations.
Le poème ne bâtit pas un lieu, il l'invoque,
Il ouvre une clairière dans l'oubli.
Je reviens sans cesse à ce tremblement pur,
Où les choses naissent sans nom et sans fin.

TRAKL

Il y a dans la nuit un battement d'avant le monde,
Un sang obscur qui revient en chaque mot.
Le poème s'enfonce dans le sol natal,
Mais ce sol n'est nulle part : il est le manque.
Je suis cet enfant revenu trop tard,
Cherchant encore la main d'un dieu disparu.
Toute parole est un soupir vers l'origine,
Et chaque silence, un seuil qu'on n'a pas franchi.

BONAVENTURA

Rien ne m'est natal, sauf l'étrangeté même.
Je suis né hors lieu, dans la coulisse d'un songe.
Le poème me ramène là où rien ne commence,
Où tout vacille dans le rire d'un dieu fou.
L'origine est une farce que je prends au sérieux,
Un théâtre vide où l'écho fait loi.
Et pourtant j'écris comme si j'y revenais,
Dans l'ombre d'un monde qui n'a jamais été.

HÖLDERLIN

Je tends l'oreille au murmure des commencements,
Aux eaux profondes que le temps n'a pas salies.
Le poème, c'est l'enfance retrouvée des choses,
Le regard avant la séparation.
Je descends vers ce feu doux, cette parole nue,
Où l'univers balbutiait sa première strophe.
L'origine n'est pas derrière, elle est devant,
Et nous la rejoignons à mesure que nous chutons.

NIETZSCHE

Je ne cherche pas un berceau, mais un gouffre clair,
Là où l'être frémit avant d'être nommé.
Le poème est la cicatrice d'un âge sans mémoire,

Un coup d'aile dans l'air noir de l'avant-dire.
Toute forme est oubli de cette ruée pure,
Et je casse les formes pour la retrouver.
C'est un retour, oui, mais par l'incendie,
Un feu qui consume pour qu'éclate l'origine.

RILKE

Le poème est un retour qui n'a pas de chemin,
Un pas dans l'air, un vol vers ce qui fut sans être.
Je tends la main vers un arbre intérieur,
Dont les racines s'enfoncent dans l'irreprésentable.
L'origine est ce qui nous appelle dans l'absence,
Ce battement pur sous les couches du monde.
Et chaque vers en est la lente remontée,
Une prière sans temple ni écho.

TRAKL

Rien ne m'est plus proche que ce que je n'ai jamais eu,
Ce lieu sans lieu, ce temps hors des jours.
Je vais vers lui dans la nuit des mots,
Tâtonnant entre ruine et pressentiment.
Le poème est la trace d'un âge sans visage,
Une lueur grise sur la tombe du premier matin.
Il ne console pas, il rappelle l'abîme,
Et c'est en lui que gît notre vrai départ.

BONAVENTURA

Je n'ai pas de patrie, mais un vertige fidèle.
Je naquis dans une parenthèse mal fermée.
Et pourtant, quand j'écris, c'est vers l'origine,
Comme un clown ivre rentrant chez lui trop tard.
Le poème est cette dérive vers le rien sacré,
Un tremblement d'étoile dans l'oubli.

L'origine m'ignore, mais je l'interroge encore,
Avec la voix fêlée de ceux qui ne rentrent jamais.

HÖLDERLIN

Je ne cherche pas un lieu, mais la naissance du lieu,
L'instant d'avant l'espace, où tout fut possible.
Le poème est ce frémissement qui précède le nom,
Ce qui dans le silence commençait déjà à chanter.
Et même s'il erre dans la perte et la poussière,
Il revient toujours au feu caché dans l'argile.
Là, où l'être ne se sait pas encore séparé,
Il découvre la demeure sans murs, sans fin.

NIETZSCHE

Tout lieu fixe est déjà trahison de l'origine,
Car le natal ne s'habite qu'en tremblant.
Le poème est l'acte d'un nomade sacré,
Qui porte en lui le vide d'où naissent les mondes.
Je ne fonde rien, je rappelle le gouffre,
Je joue du rire aux abords de l'absolu.
C'est là que je naquis, hors de toute patrie,
Et que j'écris, en exilé fidèle au chaos.

RILKE

Il est des sources que nul sentier ne mène,
Mais qu'un mot égaré retrouve par miracle.
Le poème s'incline vers cette terre sans carte,
Il y plonge ses racines d'or et de nuit.
Et moi, doucement, j'y tends tout mon silence,
Comme une harpe vers la première vibration.
Je ne reviens pas en arrière, mais vers le centre,
Où l'Origine n'est plus lieu, mais devenir.

TRAKL

L'Origine, c'est l'ombre que je ne peux nommer,
Mais que la nuit me révèle dans ses larmes.
Je suis né mille fois sans en connaître l'heure,
Et chaque vers est un sanglot qui se souvient.
Il n'est pas de berceau, mais un appel glacé,
Une étoile morte brillée dans mes songes.
Je suis l'enfant d'un monde jamais né,
Et la poésie est ma lente naissance à l'être.

BONAVENTURA

Je retourne au commencement comme au dernier acte,
Avec la bouche pleine de poussières et de fables.
Le poème est le vestige d'un festin oublié,
Un rire d'avant le temps que nul ne comprend.
Et pourtant j'y crois, j'y reviens sans raison,
Comme un fou loyal à son château d'air.
Car le natal, c'est peut-être cela :
Ce qui nous appelle sans jamais nous nommer.

SCÈNE XVII

Poésie comme hymne à la nature, épiphanie du sacré

HÖLDERLIN

Je marchais seul, mais la feuille s'ouvrit comme un psaume,
Et la lumière, tombée d'un nuage, m'offrit son vin.
Ô nature, ta splendeur est une parole sans bord,
Où chaque brin d'herbe contient un chant d'éternité.
La poésie naît là, dans le frémir des feuillages,
Quand l'invisible s'avance au seuil du visible.
Le sacré n'est pas au ciel mais dans la mousse,
Dans la pierre muette où dort un dieu ancien.

NIETZSCHE

Le poème n'est pas prière : il est déflagration sacrée,
Le rugissement du soleil dans les artères de la terre.
Je me prosterne devant la vigueur du cerf,
Et je bois l'éclair brut dans l'œil des orages.
Ô nature ! tu n'enseignes rien, tu fais surgir !
Ta sagesse est sauvage, ton amour sans pitié.
Le poète te suit comme un tigre suit l'odeur,
Et te célèbre en dansant sur les cendres du monde.

RILKE

Il suffit d'une fleur qui tremble dans le vent,
Pour qu'un monde secret s'ouvre sous la paupière.
Le poème est l'offrande d'un regard qui écoute,
Une main posée sur l'écorce du mystère.
La nature ne parle pas : elle se laisse ressentir,
Elle est ce souffle qui précède toute parole.
Et moi, lentement, je traduis ses silences,
En vers blessés d'amour et de lumière.

TRAKL

J'ai vu l'automne s'agenouiller dans les roseaux,
Et les âmes des arbres pleurer dans le brouillard.
La nature est un cimetière où le sacré dort,
Un royaume enfoui que la poésie exhume.
Chaque oiseau mort devient une parole enfouie,
Chaque pierre retournée un écho de l'ancien monde.
Et c'est dans l'ombre que monte l'oraison,
Quand la forêt récite ses psaumes sans langue.

BONAVENTURA

Moi je parle aux hérissons, aux nuages distraits,
Et je ris quand la pluie me gifle comme un prophète.
Le sacré ? Il pue parfois comme un champ de boue,
Mais c'est là que je plante mon drapeau dérisoire.
Le poème est une cabane en brindilles de vent,
Un abri pour les saints oubliés du dimanche.
La nature est folle, et moi j'épouse sa démence,
Car même les corneilles prient quand elles crient.

HÖLDERLIN

Tout en elle est offrande, même le vertige,
Et c'est à genoux que l'on reçoit son feu.
Je n'ai rien d'un prêtre, mais je célèbre ses noces,
Quand l'azur descend, ivre, sur les rameaux.
Il faut un cœur brisé pour entendre sa clarté,
Et des mots trempés dans l'eau vive de l'éveil.
La nature parle en éclats, non en discours,
Et la poésie est l'écho de son feuillage sacré.

NIETZSCHE

Je l'ai vue nue, sans voile, bête et dévorante,
Et j'ai crié "Oui !" à cette déesse terrible.
Elle m'a tout pris, m'a arraché mes idées,

Pour me rendre à l'instinct, à l'élan, à la vie.
Le poète n'est pas témoin, il est sacrifice,
Jeté nu dans la fête immense des éléments.
Et c'est par le feu qu'il devient oracle,
Hurlant avec les loups sous la lune ouverte.

RILKE

Elle s'approche parfois comme une amante timide,
Et d'un parfum d'herbe bouleverse mon être.
Alors j'écris avec la voix d'un rameau,
Et je pleure en silence comme pleurent les sources.
Je suis l'enfant que la mousse a reconnu,
Le frère des ronces et du vent d'altitude.
Et le poème est le fruit qu'elle dépose,
Dans les mains tremblantes de l'émerveillé.

TRAKL

Sous les cieux mauves, je chemine parmi les cendres,
Et les corbeaux m'enseignent les mystères du froid.
La nature me parle avec sa bouche morte,
Et je l'écoute, perdu, entre deux crépuscules.
Il n'y a pas de clarté sans sa nuit secrète,
Pas d'épiphanie sans passage par le gouffre.
Le poème naît du givre sur les tombes,
Et des roses qui poussent entre les os.

BONAVENTURA

Moi, je porte un chapeau fait de feuilles mortes,
Et je parle aux racines comme à des ivrognes.
La nature est farceuse : elle cache ses saints
Dans les taupinières, les flaques et les chiens galeux.
Le sacré, c'est aussi ce qui fait tache,
Ce qui pousse là où l'on n'attend rien.

Et le poème ? Une grimace dans la liturgie,
Un clin d'œil que la forêt adresse au néant.

HÖLDERLIN

Je me suis assis sous l'arbre et j'ai pleuré de gratitude,
Car tout était là, tout, sans que je demande rien.
Une abeille passa, et ce fut une révélation,
Une brise, et j'entendis l'ancien langage du monde.
Il faut si peu pour que le sacré nous envahisse,
Un chant d'oiseau suffit à dilater l'être.
Et le poème, dans ce frisson, se dresse,
Telle une flamme offerte au ciel qui s'ouvre.

NIETZSCHE

Qu'on me dise encore que le monde est vide !
Je le hurlerai : il déborde, il rugit, il enfante !
Tout palpite d'un dieu dont le nom est oublié,
Et la nature est son cri jeté dans la matière.
Le poème est ce cri repris en pleine gorge,
Affirmation pure, danse et incendie.
Ce n'est pas à genoux qu'on l'entend,
Mais debout, face au chaos, dans l'exultation.

RILKE

L'arbre se tait, mais en son tronc s'élève une prière,
Et chaque feuille chante ce que nul ne sait dire.
La nature est un temple sans autel ni dogme,
Où l'on entre nu, sans questions ni projets.
Le poème est le vestige d'une contemplation,
L'écho lointain d'un silence partagé.
Et quand j'écris, c'est elle qui me guide,
Comme une main posée sur mon épaule en paix.

TRAKL

J'ai vu la neige tomber sur des ossements calmes,
Et la forêt couvrir les ruines d'un manteau d'oubli.
La nature enterre tout, et c'est là sa tendresse,
Elle efface sans bruit, elle console en mourant.
Le poème est cette neige lente sur les douleurs,
Un baume fait de vent et de poussière douce.
Je n'attends pas de miracle, mais une présence,
La lumière pâle qui persiste entre les branches mortes.

BONAVENTURA

Je la célèbre avec des grimaces et des chansons folles,
Car elle aime les fous, les éclopés, les clowns lunaires.
Le poème est un cirque où la mousse rit,
Et où le vent fait voler les chapeaux des sages.
Je ne la prie pas : je la dérange avec tendresse,
Je lui tends un miroir où elle se voit en ogresse.
Et parfois, dans mon rire, elle se reconnaît,
Et me souffle un vers, bourru, sacré, inespéré.

SCÈNE XVIII

Poésie comme débordement de l'âme

HÖLDERLIN

Quand l'âme déborde, il ne reste plus de rivages,
Tout devient cri, et l'éclat fait éclore les larmes.
Je n'écris pas : je m'ouvre comme une plaie d'or,
Je saigne des hymnes que nul temple ne recueille.
Chaque mot est un feu issu du trop-plein d'être,
Un jaillissement pur d'une source sans nom.
Ce n'est pas une pensée, c'est une offrande,
Et l'univers se penche sur ce chant brûlant.

NIETZSCHE

Le moi se brise sous la poussée de la lave,
L'âme s'embrase, déborde, et ne se connaît plus.
Alors le poème surgit comme un coup de foudre,
Non pour calmer — mais pour attiser la tempête.
C'est le cri du cœur qui refuse les digues,
Le rire fou de l'abîme face aux murs du monde.
Je veux des mots qui débordent des crânes,
Et noient le sage dans le vin des passions.

RILKE

L'âme déborde comme une coupe trop pleine,
Et ce qui en tombe est parfois le plus pur.
Je ne peux plus contenir le frisson de l'exister,
Il cherche un chant, un vers pour se répandre.
Ce n'est pas un art : c'est une nécessité douce,
Un flux de sève montant dans la gorge du poème.
Là où la forme craque, quelque chose surgit,
Et dans ce débordement, je me sens vivant.

TRAKL

Le silence déborde, l'ombre se fait lumière,
Quand l'âme, ivre, se penche hors d'elle-même.
Je n'écris pas : je laisse s'échapper l'inexprimé,
Le trop-plein de morts, de visions, de présages.
Il y a des vers qui saignent, d'autres qui pleurent,
Tous viennent d'un trop d'âme et non d'un calcul.
Et dans chaque strophe, une brèche s'ouvre,
Par où l'invisible coule, inlassable et noir.

BONAVENTURA

Je suis une flaque, un trop-plein de nuit rieuse,
Et mon âme éclabousse comme un vin trop versé.
Je n'ai pas de contenant : le monde me traverse,
Et je ris tant je déborde, malgré moi, malgré tout.
La poésie ? Une fuite, une inondation sacrée,
Qui trempe le réel jusqu'à la moelle.
J'en laisse partout, comme un chien fou de joie,
Et j'espère que ça pousse, que ça bout, que ça vit.

HÖLDERLIN

Il n'y a pas de digue pour le feu sacré du chant,
Et quand je parle, c'est l'âme qui s'effondre en or.
Chaque vers est une vague du dedans qui se lève,
Un flux solaire brisant l'écorce du silence.
Je suis un homme brisé par sa propre lumière,
Mais debout encore, dans la pluie d'étincelles.
La poésie, c'est cela : l'âme trop vaste pour soi,
Et qui cherche le monde pour se répandre en lui.

NIETZSCHE

Quand l'âme déborde, elle détruit ses repères,
Elle n'a plus de nom, plus de frein, plus de centre.
C'est elle que je veux dans mes poèmes sauvages,

Pas une idée, mais l'orage qui fracasse l'être.
J'écris avec l'excès, je parle en convulsions,
Chaque mot est un râle, un feu, un tremblement.
Il faut que ça déborde, que ça hurle et que ça danse,
Sinon ce n'est pas la vie, ce n'est pas la poésie.

RILKE

Ce qui monte en moi n'a pas de contours nets,
C'est comme une mer douce envahissant la nuit.
J'écris pour que l'âme ne se noie pas en elle-même,
Pour qu'un mot devienne barque dans le flot.
Je ne sais jamais d'où viennent ces élans profonds,
Mais je sais qu'ils sauvent en me traversant.
Poésie : art de laisser l'être nous submerger,
Et d'en faire offrande sans jamais rien retenir.

TRAKL

Je ne sais pas ce que je contiens, tant cela déborde,
Comme si l'âme était un vase aux parois fêlées.
Et ce qui s'en échappe n'est que nuit et lumière,
Un murmure trop fort pour les lèvres humaines.
J'accueille les ruines, les fantômes, les clameurs,
Et je laisse filer dans le poème ce trop-plein d'absence.
Le débordement est ma seule écriture possible,
Un naufrage où chaque vers est une planche.

BONAVENTURA

Mon âme, ce tonneau percé, fuit de partout,
Et je m'en réjouis comme un enfant sale et libre.
Je ne veux pas retenir, je veux éclabousser,
Faire de la langue un jeu d'inondation.
Que tout déborde, que les mots coulent de rire,
Ou de rage, ou de folie, mais qu'ils débordent !

Je suis un carnaval d'excès sans lendemain,
Et j'écris pour que la marée monte encore.

HÖLDERLIN

Je me tiens au bord du souffle qui me dépasse,
Comme un enfant surpris par l'éclat du matin.
L'âme, quand elle déborde, devient hymne sacré,
Et je n'écris que pour en recueillir la chute.
Qu'importe que je vacille sous le poids du feu,
Si la lumière passe à travers mes failles !
Le poème est cette coupe où l'on verse l'infini,
Et où l'homme, enfin, se laisse déborder d'être.

NIETZSCHE

Il faut perdre la forme pour atteindre le cri,
Briser les digues du moi, lâcher l'armure des mots.
Quand l'âme s'élance, qu'elle fracasse le poème,
Alors seulement l'on peut dire : j'ai chanté !
Je n'ai rien contenu : j'ai offert le débordement,
J'ai hurlé au monde ce trop-plein d'absolu.
Et même si tout brûle, que reste-t-il ? Une cendre,
Peut-être, mais chaude encore de ma fureur vivante.

RILKE

L'âme ne dit pas tout, mais elle s'ouvre en silence,
Et ce qui déborde est souvent une prière muette.
Je cueille ces larmes d'être sur la peau du jour,
Et les pose en vers comme on dépose un cœur.
Ce trop d'amour, ce trop de peur, ce trop de tout,
La poésie les recueille sans les trahir jamais.
Ce qui déborde ne détruit pas — il agrandit,
Et je veux être le vase où cela devient forme.

TRAKL

Le trop-plein de l'âme, c'est le chant des mourants,
La clarté qui jaillit des gouffres oubliés.
Je laisse venir ce qui monte sans nom ni figure,
Et le poème en tremble comme un arbre sous la neige.
La poésie est cette plaie ouverte au monde,
Où l'on verse l'excès d'un regard surhumain.
Je ne retiens rien — tout est cendre ou miracle,
Et ce débordement est mon seul testament.

BONAVENTURA

Moi je veux renverser l'urne et boire à même le sol,
Laisser le vin couler sur les pavés du réel.
Le débordement, c'est ma façon d'aimer,
Avec trop de gestes, trop de mots, trop de tout !
Qu'on me juge, je m'en ris : j'écris pour éclater,
Pas pour border les pages de sagesse pâle.
L'âme trop pleine se vide en rires, en vertiges,
Et chaque poème est une gifle au raisonnable.

SCÈNE XIX

Poésie comme lieu (Mallarmé), effacement des mots dans le non-dit

HÖLDERLIN

Je cherche la demeure où le mot se retire,
Un lieu sans contours où l'esprit enfin respire.
Là, le silence n'est plus vide, mais plein d'attente,
Et chaque absence dit plus qu'un discours ardent.
Quand le poème efface son propre langage,
Il laisse place à l'origine, au chant nu de l'être.
Je m'approche du lieu qui précède la parole,
Et j'écoute ce que l'ombre veut encore confier.

NIETZSCHE

Le mot s'efface, et c'est là qu'il commence à vivre,
Comme un cri étouffé qui gagne en puissance.
Ce que je tais résonne plus fort que ce que j'écris,
Et le lieu du poème devient gouffre ou temple.
J'ai marché jusqu'au bord du non-dit, ri de moi,
Puis j'ai vu que le rien peut être charge brûlante.
Le poème n'est plus forme, mais tension vers l'abîme,
Et son lieu : le silence que la parole ne profane.

RILKE

J'écris pour que le silence ait un abri dans le verbe,
Un lieu secret où l'invisible puisse s'asseoir.
Chaque mot porte en lui son propre effacement,
Comme l'ombre fidèle suit la lumière aimée.
Je n'invente rien : j'attends que le non-dit m'appelle,
Que le souffle s'installe là où je n'ose plus parler.
La poésie n'est pas un dire, mais un recueillement,
Un lieu fragile où le monde retient son souffle.

TRAKL

Je connais ce lieu où le mot se consume seul,
Dans l'alcôve muette où la douleur respire.
Le poème s'efface comme un pas dans la neige,
Mais sa trace demeure dans l'oubli des choses.
Ce que je n'ai pas dit, c'est là que je me tiens,
Entre deux silences où la nuit s'approfondit.
Le poème ne parle pas — il se tait à haute voix,
Et c'est son mutisme qui traverse les cœurs.

BONAVENTURA

Ah ! Ce lieu qu'on ne trouve jamais sur les cartes,
Où le mot trébuche et tombe sans bruit dans l'oubli.
Je m'y perds en riant, comme dans un rêve brisé,
Car c'est là que le poème devient grimace sacrée.
Je laisse mes phrases s'effacer sous les étoiles,
Et c'est dans le vide que j'entends l'essentiel.
Le non-dit est mon théâtre, mon opéra muet,
Et l'absurde y règne comme un dieu sans visage.

HÖLDERLIN

Le verbe trop prompt trahit ce qui voudrait naître ;
Mais le silence, lui, prépare les semailles lentes.
Dans la ruine du mot commence une autre langue,
Plus pure que la clarté, plus nue que la pensée.
Je cherche un abri pour l'âme sans façade,
Un lieu qui ne soit ni pierre ni refuge certain.
Et c'est là, dans ce presque-rien que je découvre,
Le murmure éternel d'un monde à peine formé.

NIETZSCHE

Le lieu du poème ? Une faille dans la roche nue,
Où gisent les dieux morts que nul ne pleure plus.
Le mot, pour être vrai, doit brûler sa naissance,

Et le poète s'ouvre là où tout s'effondre.
Je ris encore, car même le silence peut hurler,
Et la beauté survit à la disparition des formes.
Ce que je n'écris pas vous transpercera plus fort,
Car le cri étouffé est le plus profond chant.

RILKE

Souvent, je m'arrête avant le mot décisif,
Je tremble de le dire et préfère le confier à l'air.
Tout ce qui importe ne peut se dire qu'à demi,
Et ce demi-mot contient l'univers tout entier.
Le lieu poétique n'est pas un espace plein,
Mais une chambre vide où quelque chose vient.
Je veux que le poème tienne comme une offrande,
Et que l'absence en lui soit la présence même.

TRAKL

C'est dans la béance que j'habite, dans la fente,
Là où le mot s'effondre comme un fruit trop mûr.
Le poème est une chambre froide aux murs d'ombre,
Et je m'y tiens debout, les yeux ouverts sur l'absence.
Parfois, un nom s'éclaire avant de disparaître,
Et cette disparition seule me réconcilie.
Je suis celui qui nomme pour aussitôt taire,
Celui qui trace en pleurant la ligne effacée.

BONAVENTURA

Rien de plus beau qu'un poème raté avec grâce,
Qu'un mot qui s'efface sous son propre poids.
Je laisse tomber mes phrases comme des os creux,
Et j'écoute les rires dans les trous du sens.
Le poème n'est qu'un souffle entre deux bafouilles,
Un théâtre désert où jouent des rideaux vides.

Et pourtant ! ce néant frémit d'un sacré discret,
Comme si Dieu bégayait dans une farce noire.

HÖLDERLIN

Je tends vers l'invisible plus que vers la clarté,
Car la lumière trop vive aveugle l'origine.
L'espace du poème est fait d'ombres portées,
De silences couchés dans l'herbe d'un vers nu.
Je n'ai pas besoin de dire tout pour que tu voies :
Un mot suspendu peut éveiller mille mondes.
Je ne bâtis pas un temple, j'ouvre un passage,
Et l'âme s'y glisse, dépouillée, souveraine.

NIETZSCHE

Le poème n'est pas chose, mais vertige en chose,
Lieu d'écart, creux vibrant où tout peut reparaître.
Je jette les mots comme des pierres dans le vide,
Et j'écoute ce que l'écho refuse de rendre.
L'effacement est mon arme, le silence ma gifle,
Je veux qu'un vers rature jusqu'à l'idée même.
Car le lieu vrai n'est pas celui qu'on bâtit,
Mais celui qui tremble, prêt à s'évanouir.

RILKE

Je dépose mes mots comme on pose une rose fanée,
Sachant qu'elle dira plus que la fleur entière.
Chaque poème est un seuil que je n'ose franchir,
Un tremblement du monde à la lisière du souffle.
Je n'écris pas pour nommer, mais pour m'approcher
Du point où le monde cesse d'avoir un nom.
Et dans ce presque-rien, ce murmure d'absence,
La beauté naît, fragile, comme une aile d'ange.

TRAKL

Un vent passe, et le poème naît du vent seul,
De cette absence même qui hante les feuillages.
Je voudrais écrire sans encre, sans voix, sans peau,
Et que seul le silence trace ce que je fus.
Chaque mot est un deuil que je porte en silence,
Et l'effacement me fait frère des disparus.
La poésie est cette chambre où tout s'efface,
Et l'on demeure pourtant, sans corps, sans plainte.

BONAVENTURA

Dans mon théâtre, le rideau reste baissé à jamais,
Et pourtant les spectres y jouent leur grande pièce.
Je ris de ce qui manque, de ce qu'on n'écrit pas,
Car c'est là que gît le feu véritable.
Le poème, c'est l'ombre du mot qu'on n'a pas dit,
Et c'est cette ombre seule qui éclaire la nuit.
Un rire s'élève entre deux phrases inachevées,
Et le monde chancelle comme un rêve en fuite.

SCÈNE XX

Poésie comme effondrement du langage

HÖLDERLIN

Il vient un point où le mot chancelle dans sa nacre,
Où l'âme, trop vaste, s'arrache à la syntaxe.
Le poème est alors un souffle sans alphabet,
Un gémissement d'avant Babel, d'après l'effroi.
Je parle et ma voix se noie dans son propre chant,
Je tends la main à l'être, il s'efface à la touche.
Les mots s'effondrent comme murs d'argile mouillée,
Et seul le silence tient debout, droit comme un roi.

NIETZSCHE

Le verbe ? Une illusion qui vacille dans la brume,
Un cri décomposé sur les lèvres d'un dieu mort.
J'ai vu la langue s'ouvrir comme une plaie béante,
Et le sens en couler, rouge, sans retour possible.
Plus d'ordre, plus de règles : le poème éclate,
Foudroie les phrases, pulvérise le marbre froid.
L'effondrement, c'est l'épiphanie du vrai,
Quand le langage, nu, reconnaît son néant.

RILKE

Je voulais nommer la rose, mais la rose tremblait,
Et le mot s'effaçait, plus fragile qu'un soupir.
Le langage s'épuise à dire ce qui nous traverse,
Et tombe, genoux brisés, à l'orée du mystère.
Je recueille les débris d'une parole en ruine,
Et j'en fais un chant sans clef, sans voûte, sans loi.
Ce qui demeure, c'est l'éclat dans le silence,
Le feu d'un mot mort qu'on sent encore brûler.

TRAKL

Les mots tombent en poussière entre mes lèvres,
Et je bois cette cendre comme un vin très noir.
Ma langue est une chambre où les murs s'effondrent,
Et la lumière, aveugle, s'y pend sans témoin.
Je ne parle plus, j'hallucine les vers,
Je glisse sur des phrases fracturées d'ombre.
Le poème n'éclaire plus, il ravage ;
Il creuse un vide où l'âme se perd et se cherche.

BONAVENTURA

Ah ! la langue s'est prise les pieds dans ses rires,
Elle bégaië, elle crache, elle se mord la gorge.
Moi, j'écoute la farce tragique du mot fendu,
Ce théâtre où la parole s'éteint en grimace.
Je ne veux plus parler, je veux m'écrouler,
Faire du poème un abîme où le sens se dérobe.
Car c'est dans la chute que le verbe redevient chair,
Et dans le bégaiement que naît la vérité.

HÖLDERLIN

Je m'adresse à la nuit comme à un livre clos,
Et mes mots s'y brisent comme l'eau sur la roche.
À trop vouloir dire, le poème se dissout,
Car la vérité ne se laisse pas cerner.
Les lettres chancellent dans l'air comme des cendres,
Et je parle pour entendre le vide répondre.
L'ancien chant s'effondre dans ma gorge fêlée,
Et le vers bégaië comme un mourant au matin.

NIETZSCHE

Tout poème est une ruine en devenir,
Un temple sans dieux où résonne le vent.
Quand le sens s'effondre, il devient le sol même,

Et le chaos devient ce qui reste à chanter.
Je veux écrire avec des éclats d'agonie,
Avec des hurlements, des halètements, des failles.
Le mot qui survit au naufrage est le seul vrai,
Celui qui saigne encore sur la langue brûlée.

RILKE

Il vient un moment où même l'ange se tait,
Où l'âme seule soupire au creux du mot brisé.
J'ai écrit sur des pierres, des feuilles, du silence,
Mais le sens toujours glissait entre mes doigts.
J'ai appris à aimer ce qui reste à demi-dit,
À recueillir les débris de l'indicible.
Le poème devient ce qui échoue à naître,
Mais dont l'échec même est miracle et offrande.

TRAKL

J'ai vu les syllabes se pendre à l'ombre,
Et les vers creuser la terre comme des vers de nuit.
La parole meurt d'avoir trop crié,
Et je l'enterre dans le silence humide.
Le langage s'effondre comme une cathédrale,
Et les échos pleurent dans les travées désertes.
Je ramasse ces pleurs, j'en fais une strophe,
Et j'écris sur la tombe une phrase sans fin.

BONAVENTURA

Je parle en grimaces, en râles, en trous d'air,
Car les mots polis sont les premiers à tomber.
Un vers trop clair est déjà un mensonge,
Moi je veux l'opacité d'un rire qui saigne.
La chute du langage est un carnaval funèbre,
Où les clowns récitent l'effondrement.

Je n'ai plus de texte, j'ai des ruines à offrir,
Des éclats d'alphabet dans la bouche du néant.

HÖLDERLIN

Je fus le chantre du feu, du vin, de la lumière,
Et me voilà murmurant des ombres effacées.
Le poème n'habite plus la parole,
Mais les marges, les silences, les soupirs.
Tout ce que j'écris se défait en le disant,
Comme l'eau fuit des mains trop brûlées d'azur.
Mais je reste debout sur cette rive obscure,
Espérant qu'un mot nu s'élève, fragile étoile.

NIETZSCHE

C'est dans la chute que la vérité s'éclaire,
Quand les idoles du sens tombent en miettes d'or.
Le poème devient cri, spasme, râle d'abîme,
Et son éclat gicle hors du langage même.
Que reste-t-il après le dernier mot ?
Un souffle, peut-être, ou le rire d'un fou.
Je m'y tiens, sur ce seuil sans promesse,
Et j'invoque le vide comme un dieu nouveau.

RILKE

J'ai voulu chanter l'invisible beauté,
Mais elle s'est cachée dans le repli du silence.
Alors j'écris des strophes aux membres brisés,
Comme un moine bâtissant sans pierre ni plan.
La parole s'efface quand elle devient vraie,
Et c'est dans l'effacement que l'on touche à Dieu.
Je tends l'oreille à l'inexprimable plainte,
Et je nomme ce néant : poème, demeure, amour.

TRAKL

Tout est langage défait, cri de l'agonisant,
Et je demeure là, avec des mots morts-nés.
Je ne sais plus écrire, seulement balbutier,
Dans une langue souillée d'oubli et de fièvre.
Mais c'est là que germe la parole future,
Dans les décombres tièdes de l'ancien monde.
Je veille, funèbre, dans l'effondrement,
Et j'écoute ce qui geint derrière la nuit.

BONAVENTURA

Ah ! que les mots tombent comme des masques fêlés !
Je les piétine avec joie dans mon théâtre vide.
Je récite l'absence, j'invoque le rien,
Et j'orne le néant d'un clin d'œil outrancier.
Car le langage, mon cher, c'est un carnaval,
Et sa chute une fête où tout devient possible.
Rira bien qui rira dans le silence,
Car c'est là que commence la vraie comédie.

SCÈNE XXI

Poésie comme habitation de l'inhabitable

HÖLDERLIN

J'ai cherché maison dans le vent, dans l'éclair, dans le vide,
Et c'est là que l'esprit m'a soufflé sa parole nue.
Le poème n'est pas abri, mais ouverture béante,
Un seuil battu de vent où l'on apprend à trembler.
Je vis là où rien ne demeure,
Là où l'être fuit sa propre lumière.
Mais ce vide m'appelle comme un dieu sans nom,
Et j'y dépose mon chant comme une offrande fragile.

NIETZSCHE

Habiter ? Mais où donc, quand tout est ruine et cendre ?
J'ai dormi sur les pierres brûlantes de l'exil.
Le poème est ce feu que rien n'éteint,
Une tente dressée au bord du gouffre.
L'inhabitable, c'est le vrai royaume,
Là où l'homme nu danse sans sol.
Je bâtis ma demeure avec des rires et des cris,
Et j'y vis seul, mais libre, avec mes dieux déchus.

RILKE

La maison que je cherche n'a ni mur ni toit,
C'est un souffle, un élan, un tremblement.
Le poème creuse dans le silence une chambre obscure,
Et la parole y résonne comme l'écho d'un ange.
Habiter, c'est s'ouvrir à l'impossible lumière,
C'est devenir seuil, porte, passage, oubli.
Et même l'effroi peut devenir doux,
Quand l'âme s'offre à l'espace qui ne se donne pas.

TRAKL

Je suis né dans une maison sans murs,
Où la nuit pleurait à travers les fentes.
J'ai appris à parler depuis l'intérieur de l'abîme,
À poser des mots comme on pose des cierges.
L'inhabitable est mon berceau, mon exil, ma patrie,
Et je l'habite en funambule entre deux tombes.
La poésie est ma chambre d'échos et de spectres,
Où je veille avec les morts, parmi les anges fous.

BONAVENTURA

Moi, j'habite dans un chapeau trop grand pour ma tête,
Et je meuble l'absurde avec des grimaces dorées.
Le poème ? C'est une roulotte qui brûle,
Un théâtre monté sur un champ de ruines.
L'inhabitable, c'est ma scène favorite,
Car tout y vacille, rien n'y ment vraiment.
J'ouvre boutique dans les vents contraires,
Et j'y vends du néant empaqueté de rire.

HÖLDERLIN

Ce n'est pas dans les pierres que j'érige un séjour,
Mais dans les clartés fugitives du chant.
Car l'homme est un hôte éphémère,
Et la terre, un autel mouvant sous nos pas.
Le poème est l'hospitalité du feu,
Un abri tremblant dressé dans l'éclair.
À ceux qui n'ont nulle part, je tends ce peu d'être :
Une parole ouverte à l'absence elle-même.

NIETZSCHE

La demeure du poète est une épreuve de vertige,
Un saut sans filet dans le rien rayonnant.
Il n'y a pas de sol, il n'y a pas de toit,

Mais une danse, un refus, un rire à gorge nue.
J'ai creusé mes chambres dans le cri de Dionysos,
Et mes fenêtres donnent sur l'abîme pur.
Je ne cherche pas refuge mais intensité,
Et j'habite où le monde éclate en son propre feu.

RILKE

Il y a des pièces secrètes dans chaque silence,
Et le poème les ouvre avec une clef d'ombre.
Habiter, c'est consentir à n'être pas chez soi,
C'est tendre l'oreille vers l'invisible hôte.
Mon cœur bâtit un lieu sans murs,
Fait d'attente, de prière et d'éblouissement.
Et si je demeure, c'est dans l'éclair d'un instant,
Quand l'inconnu se penche et me donne un nom.

TRAKL

Je dors avec les bêtes et les spectres de brume,
Dans des maisons noyées de neige et de cendre.
Le poème m'habite plus que je ne l'habite,
Comme un loup blessé qui vient se taire en moi.
Rien n'est à nous, tout est de passage,
Même la douleur, même la parole.
J'ai fait du froid mon manteau de silence,
Et je vis dans les ruines où souffle un ange noir.

BONAVENTURA

Ma chambre ? Un grenier où se croisent les éclipses,
Une soupente où pleure un squelette masqué.
J'ai tendu des draps entre deux contradictions,
Et j'y ai suspendu mes lanternes d'absurde.
Le poème, c'est mon hôtel borgne,
Avec un lit fait de paradoxes grinçants.

Je reçois les étoiles dans mes pantoufles trouées,
Et j'offre à la nuit son café de mensonges.

HÖLDERLIN

C'est à l'instant où le monde s'efface
Qu'une demeure s'ouvre dans l'élément du chant.
Non pas un toit, mais un souffle accordé à l'être,
Un lieu mobile comme l'éclair entre les cieux.
Quand tout s'effondre, la parole veille encore,
Elle dresse ses tentes dans les vents.
Le poète n'a pas de sol, mais un ciel d'attente,
Et c'est là, dans le vide, qu'il fonde l'éternité.

NIETZSCHE

Je ne bâtis pas : j'explose, je trace la faille.
Et dans la ruine, j'entends le rire de l'origine.
L'inhabitable, c'est la seule vérité qui brûle,
Et j'y plante mon cri comme un étendard noir.
À quoi bon des murs si le ciel est un cri ?
Je loge là où le langage se consume.
Le poème n'est pas asile mais flamme,
Et c'est assez : être consumé, c'est habiter.

RILKE

Ce n'est qu'en tremblant que je puis entrer,
Dans ce royaume sans seuil, sans fenêtre, sans clef.
Mais j'y marche, à pas lents, parmi les invisibles,
Car l'inhabitable devient lit quand on aime.
Toute maison est un rêve debout,
Et le poème, un toit de silence en feu.
J'habite là où l'absence pose sa main,
Et je dis : « Voici mon lieu, bien qu'il ne soit rien. »

TRAKL

Je ne reconnais plus les portes, ni les seuils,
Tout s'ouvre et se dérobe à la fois.
Mais j'écoute les murs craquer comme des os,
Et j'écris là, dans le givre du réel.
Le monde n'est plus habitable, sauf par le chant,
Et même lui chancelle dans l'air vicié.
Alors je me couche dans un mot,
Et j'attends que le vent m'y déplace.

BONAVENTURA

J'ai loué une chambre dans un songe moisi,
Et je m'y débats avec les meubles détraqués.
L'inhabitable ? C'est mon locataire invisible,
Celui qui laisse des cendres sur les draps.
Mais je signe encore les loyers du néant,
Car il faut bien rire quelque part.
Et le poème ? C'est l'acte de propriété
D'une maison qui s'écroule au premier mot.

SCÈNE XXII

Poésie comme tentative de l'impossible

HÖLDERLIN

Je tends les mains vers l'éclair, sachant qu'il me fuit,
Et je chante quand même, au bord de l'abîme.
La poésie n'est pas savoir, mais blessure ouverte,
Un appel lancé dans la nuit sans écho certain.
Le mot ne rejoint jamais ce qu'il veut nommer,
Mais il avance, malgré l'absence de chemin.
Je bâtis dans le vent, j'écris dans le silence,
Et j'espère ce feu que nul ne peut saisir.

NIETZSCHE

L'impossible ? Il est la seule exigence valable.
Je crache sur ce qu'on peut, je vise ce qu'on nie.
Le poème, c'est l'élan contre les murs,
Un saut sans appui dans la gueule du vide.
Je veux que chaque vers brûle la langue humaine,
Et que le monde en soit secoué de honte.
Créer, c'est oser où les dieux ont reculé,
C'est danser sur la corde raide du néant.

RILKE

Je tends vers ce qui n'a ni forme, ni nom,
Vers l'espace où l'être se tait dans la lumière.
La poésie est l'instant où l'ange recule,
Et l'homme avance, sans bouclier ni loi.
Je murmure à l'oreille du silence,
Et j'attends que l'impossible réponde.
Car c'est là, dans l'intime chute du sens,
Que le chant éclot, fragile, mais debout.

TRAKL

Je vois ce qui ne peut être regardé,
Et j'en tisse des images que le sang rejette.
La poésie est l'effort d'un mort pour parler,
Le souffle arraché à la bouche de la nuit.
J'avance vers l'ombre comme vers une sœur,
Mais elle ne m'ouvre jamais tout à fait.
Je griffonne sur la vitre du réel,
Des signes qu'aucun vivant ne comprend.

BONAVENTURA

J'ai tenté d'écrire un poème qui n'existe pas,
Et j'en ai fait un théâtre de pantins muets.
L'impossible ? Mon métier quotidien,
Le rire jaune du sens qui se dissout.
Je tends une corde entre deux néants,
Et j'y fais danser mes vers, saouls de vertige.
Car seul l'échec éclaire ce qui importe,
Et le poème, c'est l'art de rater avec style.

SCÈNE XXII

Poésie comme tentative de l'impossible

HÖLDERLIN

J'ai vu des cieux se pencher vers la pensée humaine
Et se dérober d'un souffle à toute articulation.
L'impossible est l'hôte de la maison du poème,
Un feu sans forme qui brûle sans fin la voix.
Je demeure au seuil du mot, les bras nus,
Espérant la venue d'un dieu qui ne parle pas.
Mais même le silence, chargé de son absence,
Fait naître une strophe, tremblante, infinie.

NIETZSCHE

Faisons éclater les cloisons de l'intelligible,
Car ce qui compte se trouve derrière les murs.
L'impossible est notre seule patrie légitime,
Et le vers notre hache contre l'évidence.
Tout ce qui est clair trahit la vie profonde :
La clarté est une injure à l'abîme.
Il faut dire ce qu'on ne peut penser,
Et l'impossible devient ainsi notre chant.

RILKE

Rien ne répond, et pourtant je continue d'écrire,
Car tenter l'impossible, c'est vivre en poète.
Ce que l'on cherche fuit dès qu'on le nomme,
Mais il faut tendre quand même la main vers l'invisible.
Chaque mot est un pas dans une chambre vide,
Où une présence palpite sans se montrer.
Je ne saurai jamais ce que j'ai voulu dire,
Et c'est cela qui me donne la force de dire.

TRAKL

Il n'est pas de pont vers ce que je veux dire,
Mais j'avance, pieds nus, sur des pierres d'ombre.
L'impossible m'appelle dans le cri des bêtes,
Et dans le mutisme des corps sans sépulture.
Le poème est cette tentative sans fin,
Ce regard jeté dans un puits sans fond.
Et si je chute, c'est pour apprendre à tomber
Avec grâce, dans l'éclat d'un silence rouge.

BONAVENTURA

Même les morts rient de ma tentative,
Mais je m'obstine, clown de l'inaccessible.
Le vers est un fil de fer tendu sur l'absurde,
Et j'y fais rouler mes doutes en robe de chambre.
L'impossible, c'est la seule cible honnête :
Tout le reste ment, se vend, s'éteint.
Je compose avec le vide et l'erreur,
Et cela suffit pour dire que je suis poète.

HÖLDERLIN

Je bâtis une maison de vent et de lumière,
Sans porte ni clef, pour un hôte sans nom.
Le poème est ce lieu où rien ne repose,
Où chaque mot trébuche vers l'éternel.
Ce n'est pas le vrai que je cherche, mais l'ardeur
D'un feu qui consume jusqu'à la prière muette.
Le poète est celui qui habite l'inachevé,
Et fait de l'impossible sa seule fidélité.

NIETZSCHE

Il faut brûler les idoles du possible,
Car elles nous font croire que l'âme a des bornes.
Je veux l'éclat d'une pensée sans contours,

L'affirmation nue d'un oui au vertige.
L'impossible est le miroir que l'homme fuit,
Mais le poète s'y regarde jusqu'à s'y perdre.
Et dans ce gouffre qui refuse toute forme,
Il arrache un chant que nul ne pourra dompter.

RILKE

C'est toujours le même silence qui m'ouvre,
Le même vide que j'interroge sans fin.
Et pourtant, chaque poème est un espoir
Que l'impossible se laisse effleurer un instant.
Je tends la langue vers l'inexprimable,
Comme l'enfant vers le lait du ciel.
Et si je tombe, c'est dans une chute douce,
Car même l'impossible a ses bras secrets.

TRAKL

J'ai voulu nommer la nuit, mais elle s'est dé faite,
Comme un cadavre qu'on ne peut pleurer.
Le poème n'est pas un salut, mais une errance,
Une plaie ouverte dans le tissu du réel.
Je parle aux ombres et reçois leurs silences,
Tels des mots morts nés dans le givre.
Et c'est dans cette absence qui m'éclaire
Que je trace l'empreinte de ce qui ne vient jamais.

BONAVENTURA

Je n'ai jamais cru à la fin des chemins,
Mais j'écris comme si un miracle pouvait survenir.
L'impossible ? Une farce divine, un rire noir,
Que je mime sous un ciel sans rideau.
Je fais du néant un théâtre burlesque,
Et mes vers des pirouettes sur le gouffre.

Que reste-t-il, sinon cette tentative ?

Un éclat de voix qui n'a jamais eu d'écho.

SCÈNE XXIII

Poésie tendue vers l'infini et l'éternel.

HÖLDERLIN

Il y a dans l'âme une corde plus haute que le chant,
Une note que le vent seul semble connaître.
Vers elle, le poème s'élance sans l'atteindre,
Telle la flèche vers le ciel qu'aucun dieu n'habite.
Je parle pour ce qui n'a jamais commencé,
Pour l'éclair qui dure plus que la nuit.
Et même si le mot se brise en tombant,
Il retentit encore dans l'éternité muette.

NIETZSCHE

Je tends mon souffle comme un arc vers l'abîme,
Et je ris : car seul l'éternel mérite notre feu.
Le reste s'efface, poussière d'heure et de nombre,
Mais je plante mes vers dans l'infini nu.
Le poème ne guérit pas, il transfigure,
Il ouvre l'œil qui voit au-delà du néant.
Je veux que mes mots soient des astres sans repos,
Toujours brûlants, toujours en partance.

RILKE

Il faut écrire comme on prie dans l'église des cieux,
Les bras levés vers ce qui ne répond pas.
Le poème est l'esquisse d'une éternité possible,
Un souffle qui refuse de finir.
Je tends l'oreille à ce qui ne parle pas encore,
Et je le chante avant qu'il n'existe.
L'éternel ? Peut-être un battement d'aile,
Dans le silence d'un cœur qui n'est plus à lui-même.

TRAKL

Par-delà les murs du monde, un vent bleu m'appelle,
Et je marche, ivre, dans la nuit sans contours.
Tout poème est une barque lancée vers l'obscur,
Sans rame ni rivage, mais guidée par l'absence.
Je n'écris pas : je murmure dans l'oubli
Ce que l'éternité voudrait peut-être entendre.
Car même l'ombre a soif d'une clarté sans nom,
Et le silence rêve d'un chant qui ne se ferme pas.

BONAVENTURA

Je ris encore dans l'éternel malentendu,
Là où le mot ricoche sur le vide comme un fou.
Mais c'est là qu'il devient étoile,
Là qu'il éclaire ce que nul temple n'ose.
Je tends le poème comme une corde à la folie,
Et le ciel, parfois, en vibre d'un rire noir.
Le fini ? Une grimace. Le temps ? Une farce.
Mais je jette mes vers dans l'absolu qui tremble.

HÖLDERLIN

L'éternel n'est pas loin, il est la brûlure douce
Qui loge dans le cœur de l'instant éclairé.
Chaque poème est une arche invisible
Jetée entre l'aujourd'hui et ce qui n'est pas né.
Je ne cherche pas l'infini : je l'habite,
Même quand mes mots s'enfoncent dans la glaise.
Et dans leur chute lente, une clarté demeure,
Comme l'éclat discret d'une vérité sans contour.

NIETZSCHE

Je brise le temps en mille fragments hurlants
Et j'écoute, dans le tumulte, le chant de l'Éternel.
L'infini n'est pas au-delà, mais ici, dans l'instant

Où le poème fend la nuit comme une lame nue.
J'écris avec le feu des étoiles mortes,
Et ma voix s'épuise à nommer ce qui brûle encore.
Car chaque vers est un éclair dans l'éternité,
Un cri de joie lancé contre le gouffre du néant.

RILKE

J'avance vers l'éternité comme on s'approche d'un fruit,
Sans hâte, avec cette ferveur qui devance la main.
L'infini, c'est la soif de ce qui ne se laisse prendre,
Et le poème en est l'éclat qui ne s'achève jamais.
Je tends mes vers comme une offrande fragile
À ce qui jamais ne répond, mais se laisse deviner.
L'éternel s'ouvre à celui qui ne demande rien,
Et la poésie est ce seuil où rien ne se ferme.

TRAKL

Je vois l'infini dans un reflet de pluie,
Dans la voix brisée du merle à l'heure mauve.
Le poème est une fenêtre ouverte sans cadre,
Un souffle d'ombre qui vient du très ancien.
Je n'attends pas de réponse, mais un frisson
Qui me traverse comme un souvenir sans date.
Et c'est assez : cette brûlure légère,
Cette paix troublée où commence l'éternité.

BONAVENTURA

Je grimpe sur l'échelle du vide en riant,
Car même l'éternel a besoin d'un bouffon.
Je lance mes vers dans le gouffre
Et j'écoute s'ils résonnent dans l'invisible.
L'infini ? Une tache d'encre dans mon œil gauche.
L'éternité ? Le silence après la dernière farce.

Mais tant qu'il reste un rire, un mot, un souffle,
Je chanterai ce qui n'a ni fin ni pourquoi.

HÖLDERLIN

Il faut des mots si simples qu'ils tremblent,
Pour porter la lumière d'un infini sans nom.
Je n'écris pas : je laisse venir l'éclair,
Je tends la main au feu qui ne consume pas.
L'éternité, c'est peut-être ce frémissement
Quand l'âme se tait et le monde devient souffle.
Alors le poème est un pur consentement,
Un fruit d'or suspendu entre ciel et terre.

SCÈNE XXIV

Poésie comme devenir d'Esprit (dans l'Esprit),

HÖLDERLIN

Le poème ne dit pas l'Esprit, il le devient lentement,
À mesure que le souffle s'ouvre à sa clarté native.
Il est un feu doux dans l'âtre de l'âme,
Un appel qui monte depuis l'enfance du monde.
Je ne parle plus, je laisse en moi parler l'être,
Et ce qui vient est plus vaste que mon chant.
La parole vraie n'explique rien, elle transfigure,
Et le vers est cette montée vers ce qui n'a pas de nom.

NIETZSCHE

L'Esprit n'est pas un maître, mais un vertige,
Et la poésie n'est qu'une corde tendue dans le vide.
Quand je marche au bord de mes propres gouffres,
C'est là que l'Esprit me saisit et me défait.
Le devenir est douleur, il est exaltation,
Et le poème n'est pas un refuge, mais un abîme.
À chaque mot, je me perds davantage
Pour mieux surgir en flamme dans le silence.

RILKE

Je n'ai jamais su ce qu'était l'Esprit,
Mais je l'ai senti croître dans mes prières muettes.
Il n'est pas hors de nous, mais à travers :
Un fleuve profond qui traverse notre nuit.
Le poème s'y forme comme une conque fragile
Dans laquelle résonne l'invisible.
Ce devenir est écoute, abandon,
Et chaque vers une mue vers une clarté plus haute.

TRAKL

Je marche dans l'ombre de mon propre mystère,
Cherchant la lumière qui ne vient qu'en silence.
L'Esprit n'est pas un lieu mais un passage,
Une traversée où l'âme se fait fragile.
Le poème est cette voie sans retour,
Où chaque pas creuse un abîme secret.
Je n'aspire pas à la clarté totale,
Mais à l'ombre où l'être se déploie en frisson.

BONAVENTURA

L'Esprit ? Un chat noir qui glisse entre les mots,
Un mystère farceur que nul ne peut saisir.
Je joue à me perdre dans ses labyrinthes,
Et je ris quand il me dérobe la raison.
Le poème est un jeu sans règles ni fin,
Une danse folle sur les ruines du sens.
Devenir Esprit, c'est accepter le chaos,
Et chanter dans la nuit sans chercher à voir.

HÖLDERLIN

L'Esprit s'élève sans jamais toucher le sommet,
Il glisse entre les doigts comme un fleuve secret.
Je ne suis qu'un témoin de son passage furtif,
Une voix qui cherche à saisir l'invisible.
Le poème est ce miroir brisé où il se reflète,
Un éclat mouvant qui ne cesse de danser.
Il ne se possède pas, il nous traverse,
Et dans son passage, il nous fait renaître.

NIETZSCHE

Le devenir d'Esprit est une lutte incessante,
Un feu qui dévore les certitudes froides.
Je veux être cette flamme qui consume tout,

Et dans sa chute, révèle un éclat plus vif.
Le poème est une arme, une lumière aveuglante,
Un cri qui brise les chaînes de la raison.
C'est dans l'ardeur de ce combat sans fin
Que l'Esprit s'incarne et se révèle à lui-même.

RILKE

Je suis cet enfant qui grandit sans savoir,
Et l'Esprit s'incarne dans mes silences.
Le poème est le berceau où il prend forme,
Un lieu sacré où le souffle devient chair.
Je ne cherche pas à le nommer ou le saisir,
Mais à l'accueillir dans la plénitude du doute.
Chaque vers est un pas vers cet invisible,
Une offrande déposée dans l'obscurité.

TRAKL

L'Esprit est un chant qui traverse le sang,
Un murmure ancien qui jamais ne s'éteint.
Je l'écoute dans le fracas du monde,
Et dans le silence froid de mes nuits.
Le poème est cette résonance fragile,
Une pierre jetée dans le puits de l'être.
Je marche entre ombre et lumière,
Et je laisse l'Esprit me porter, incertain.

BONAVENTURA

L'Esprit est ce fou qui danse dans la nuit,
Un éclat de rire au cœur du néant.
Je l'invite à mon bal de mots égarés,
Et je l'accueille sans peur, sans raison.
Le poème est le théâtre de son chaos,
Une farce sacrée où tout peut basculer.

Je deviens l'ombre de cet esprit joueur,
Et je ris dans le vide, libre enfin.

HÖLDERLIN

Je me fonds dans l'étoffe invisible de l'Esprit,
Sans volonté, sans lien, juste dans la danse.
Le poème est l'écho d'une source sourde,
Un appel muet à ce qui ne peut être dit.
Je n'attends rien que ce frémissement,
Cette présence douce qui dissout les murs.
Et dans ce devenir où tout se dérobe,
Je trouve l'origine, nue et infinie.

NIETZSCHE

Je suis le feu qui consume pour renaître,
L'étincelle qui jaillit de la cendre noire.
L'Esprit est ce combat sans trêve ni repos,
Un saut dans le vide, une folie d'amour.
Le poème est la lutte, la brûlure, la clameur,
Un cri qui transcende toute forme morte.
Je ne cherche pas la paix, mais l'embrasement,
Et dans ce brasier, je deviens esprit libre.

RILKE

L'Esprit est une lumière que l'on approche sans jamais la saisir,
Un souffle fragile qui traverse le temps.
Le poème est cette quête silencieuse,
Un chemin fait de doutes et d'ombres douces.
Je marche à tâtons vers cet invisible,
Et chaque vers est une lampe allumée.
Dans ce devenir, je trouve ma demeure,
Un refuge clair dans la nuit mouvante.

TRAKL

Je suis l'ombre portée d'un Esprit fuyant,
Le murmure fragile d'une voix éteinte.
Le poème est mon lit d'herbes sauvages,
Où je veille sur l'énigme de l'être.
Je ne connais pas la fin de ce voyage,
Mais chaque pas résonne dans le silence.
Et même si je tombe, je me relève,
Car l'Esprit m'appelle vers son abîme doux.

BONAVENTURA

Je suis l'écho fou de cet Esprit sauvage,
Le rire éclaté d'une âme sans retenue.
Le poème est ma maison en ruines,
Un théâtre où tout peut basculer soudain.
Je deviens le fou, l'enfant, le vagabond,
Et dans ce devenir, je me perds pour mieux me trouver.
Car habiter l'Esprit, c'est accepter l'errance,
Et chanter l'incertitude avec passion.

SCÈNE XXV

Poésie comme pensée de l'impensable,

HÖLDERLIN

Je me tiens au seuil de l'ombre sans contours,
Où le silence fait éclore l'impensable.
Le poème est un pas vers l'abîme muet,
Un chant qui cherche ce qui ne peut être nommé.
Je parle pour ce qui fuit, pour ce qui ne se montre pas,
Pour l'ombre au cœur du jour et la lumière du néant.
Dans ce lieu sans lieu, la pensée vacille,
Et l'âme s'ouvre à l'infini du mystère.

NIETZSCHE

L'impensable est ce cri que l'esprit refuse,
Le choc qui brise les cadres et les lois.
Je veux voir l'ombre au-delà de la raison,
Le chaos qui danse sous le masque des formes.
Le poème est un coup porté à l'entendement,
Une lame qui tranche le fil du connu.
Je m'élance dans l'abîme sans peur,
Et j'embrasse l'ombre où tout se déchire.

RILKE

Je cherche l'impensable dans le creux du silence,
Dans les plis de l'ombre où naissent les secrets.
Le poème est une prière sans mots,
Une offrande faite à ce qui n'a pas de nom.
Je tends la main vers l'invisible,
Vers ce qui échappe à toute lumière.
Et dans cette quête qui jamais ne s'achève,
Je trouve la paix de l'infini incertain.

TRAKL

Je marche dans l'ombre d'un rêve brisé,
Où l'impensable murmure entre les feuilles mortes.
Le poème est ce souffle qui peine à naître,
Un cri silencieux qui fend le brouillard épais.
Je scrute les abîmes où la pensée se perd,
Et j'y trouve la douleur d'un monde sans repère.
La nuit s'étire et m'appelle sans fin,
Et je réponds, humble, au chant de l'invisible.

BONAVENTURA

L'impensable ? C'est la farce qui déjoue la raison,
Le saut dans le vide où tout bascule sans bruit.
Je ris de l'inconnu, clown aux mains vides,
Et j'écris en dansant sur le fil de l'absurde.
Le poème est un jeu où le sens se dérobe,
Un théâtre de masques sans visage ni mot.
Je joue la folie que personne ne voit,
Et dans ce rire se cache la vérité nue.

HÖLDERLIN

Dans le silence où tout se perd, j'entends un appel,
Une voix qui parle sans voix, qui chante sans sons.
L'impensable est le seuil où l'âme vacille,
Un abîme d'ombre où naissent les premières étoiles.
Je tends la main vers ce vide lumineux,
Et je laisse le poème glisser entre mes doigts.
C'est là que naît la parole la plus vraie,
Celle qui tremble et pourtant ne ment jamais.

NIETZSCHE

Je cherche l'impensable dans la fureur des flammes,
Dans le fracas des mondes qui se déchirent.
Le poème est un saut dans le néant sans garde,

Un cri d'âme lancé contre l'ordre figé.
Je veux brûler les frontières du connu,
Et danser dans l'espace infini du doute.
L'impensable est le feu qui forge le sens,
Et je suis le forgeron de cet éclat brutal.

RILKE

Le poème est une porte vers l'invisible,
Un pas fragile dans l'obscurité dense.
Je ne cherche pas à comprendre, mais à recevoir,
À ouvrir mon cœur à ce qui ne se dit pas.
L'impensable vit dans le souffle suspendu,
Dans l'ombre douce où naît la lumière.
C'est là que la poésie s'élève,
Comme un voile soulevé sur l'éternité.

TRAKL

Je regarde l'impensable avec des yeux fatigués,
Il me hante comme un spectre silencieux.
Le poème est une lampe vacillante dans la nuit,
Un frisson perdu au creux du vent glacé.
Je ne peux nommer ce qui me traverse,
Mais je le laisse parler à travers mes vers.
L'impensable est ce que je ne saurai jamais,
Et pourtant, il est le cœur de ma quête.

BONAVENTURA

Je ris de l'impensable, ce vieux farceur,
Qui se cache derrière chaque mot bafoué.
Le poème est un masque de folie joyeuse,
Un jeu de miroirs où rien ne se fixe.
Je cherche le sens dans le chaos des sons,
Et j'accueille le vide avec un clin d'œil.

L'impensable est mon seul véritable ami,
Et je danse avec lui dans le tumulte des mots.

HÖLDERLIN

L'impensable est la lumière au cœur des ténèbres,
Le silence éclatant où naissent les étoiles.
Je tends la main vers ce feu sans forme,
Qui brûle sans consumer ce qui l'abrite.
Le poème est un voyage sans retour,
Un chant suspendu dans le souffle du monde.
Je ne sais où il mène, mais j'avance,
Porté par l'écho de l'invisible.

NIETZSCHE

Je brise les chaînes du connu pour toucher l'ombre,
Et dans cette nuit, j'élève mon cri sauvage.
L'impensable est la seule vérité qui danse,
Un feu follet dans la nuit de la raison.
Le poème est mon marteau et ma forge,
Un éclat de foudre qui fissure les murs.
Je ne crains pas le vide, j'y trouve mon trône,
Et j'y règne en roi déchu et libre.

RILKE

Je marche dans l'ombre du mystère infini,
Cherchant la source d'un chant sans voix.
L'impensable est ce qui m'appelle sans cesse,
Un vent léger qui plie la cime des arbres.
Je n'attends pas de réponse, seulement la quête,
Le frisson d'un pas vers l'au-delà du dire.
Le poème est un souffle, une étincelle,
Qui éclaire l'invisible en silence.

TRAKL

Je me tiens au bord du gouffre sans fond,
Et j'écoute le murmure des ombres anciennes.
L'impensable est le poids de l'absence,
Le cri sourd sous la surface calme.
Je trace des signes dans la nuit glacée,
Des mots tremblants comme des chandelles.
Et dans ce fragile éclat de conscience,
Je trouve la paix d'un rêve brisé.

BONAVENTURA

Je ris, car l'impensable est mon complice,
Un fou qui danse sur les décombres du sens.
Le poème est un jeu d'ombres et de rires,
Une farce où tout s'efface et se crée.
Je lance mes mots comme des confettis,
Espérant toucher ce qui jamais ne se laisse prendre.
L'impensable est la fête ultime,
Et j'y convie le silence et la folie.